LE

CAP AU DIABLE

(LÉGENDE)

PAR LE

Dr. CHARLES DeGUISE

MONTRÉAL
EUSEBE SENECAL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
Rue St. Vincent, Nos. 6. 8 et 10

1873

1873
(55)

LE CAP AU DIABLE

(LÉGENDE)

CHAPITRE I.

LE CAP AU DIABLE.

" Quel est le Canadien, s'écrie un savant Géographe, dont le " nom sera toujours cher parmi nous ? Quel est le Canadien qui " n'aimerait pas sa patrie, après l'avoir contemplée quelques heures, " du bord d'une de nos barques à vapeur, sur la route de Québec à " Montréal ?

" Quel spectacle enchanteur ! Que de points de vues admirables ! " Quelle suite de campagnes riches, paisibles, heureuses se " déploient sur l'une et sur l'autre rive, d'aussi loin que l'œil peut " atteindre !

" La scène offre quelque chose de plus grand, de plus varié, de " plus ravissant encore, peut-être, si l'on descend le fleuve " jusqu'au Saguenay. "

Oui, quel plaisir pour l'œil étonné et charmé tour à tour, de contempler, sur la rive nord, cette chaîne de montagnes sourcilleuses, ces caps abrupts, ces vallées alpestres, cette nature si rude, si accidentée et parfois si sauvage !

Quel est l'étranger qui n'envie pas le bonheur du paisible propriétaire de ces maisons blanchies, suspendues au flanc des côteaux, ou qui couronnent leurs sommets, tranchant ainsi sur le fond de verdure qui les environnent !

Lorsque surtout vous avez péniblement gravi une pente rapide, que vous apercevez, à vos pieds, au fond d'une baie, un charmant village arrosé par une belle rivière et paraissant reposer en paix sous la protection de la croix surmontant le clocher de la vieille église ; votre âme aime alors à s'y délasser, pour se remettre des impressions causées par les scènes variées qu'elle vient de contempler.

La rive sud, pour n'avoir pas la sauvage et pittoresque beauté de la rive nord, n'a pourtant rien à lui envier, dans son genre. Son site, plus uni et son sol moins tourmenté, nous offrent quelque chose de plus calme et de plus champêtre ; ses points de vue ont un horizon plus grand, plus étendu mais moins animé.

C'est la nature en quelques endroits, belle de toute sa simple et primitive beauté ; ailleurs, enrichie par la vie et l'activité que lui donnent le travail et la main des hommes.

Elle a de plus l'avantage que, presque à chaque pas, vous y rencontrez un souvenir historique, une légende plus ou moins vraisemblable, ou un conte fantastique,

Ainsi, de quinze à vingt lieues de Québec en descendant le fleuve, vous apercevez, à marée basse, un écueil bien digne d'attirer votre attention. La haute mer ne le recouvre que de quelques pieds d'eau. Cet écueil à été nommé la Roche, à cause des dangers qu'il présentait autrefois à la navigation, avant que le gouvernement y eut fait bâtir un phare.

Sur ce rocher vinrent se briser plusieurs vaisseaux d'outre mer, et les naufrages des bâtiments côtiers qui y périrent ont laissé dans beaucoup de familles canadiennes de bien cuisants et amers regrets.

Plus loin, en cinglant vers le sud, et avant que d'arriver au charmant village de Kamouraska, vous voyez un cap dont la vue vous frappe et vous impressionne péniblement. Son aspect est morne et sombre ; les rochers qui le composent sont arides et dénudés ; son isolement, le silence, la nature désolée et presque déserte qui l'environnent, son éloignement de toute habitation, tout enfin concourt à jeter dans notre âme un malaise étrange et inexprimable. Quelques bas fonds qui l'avoisinent en rendent l'approche difficile, sinon impossible aux bâtiments d'un faible tonnage.

Ce cap, c'est le "Cap au Diable".

D'où lui vient donc ce nom qu'enfants nous ne pouvions entendre sans frémir ? A-t-il été le théâtre de quelques apparitions infernales, ou bien a-t-il servi de repaire à quelque bande de brigands, et les bruits confus qu'on y entend, ne sont-ils pas les cris de vengeance des victimes ensanglantées que l'on trouva à ses pieds où

dans son voisinage ? Personne ne le sait ; la justice des hommes a libéré les accusés ; victimes et meurtriers sont aujourd'hui devant Dieu !

Vous eussiez trouvé qu'il méritait bien d'être ainsi appelé, si comme les habitants de la Petite Anse, en visitant leurs pêches la nuit, ou en attendant l'heure de la marée, vous eussiez entendu le vent s'engouffrer avec un bruit sinistre dans les obscures cavernes des rochers ; si vous eussiez entendu de plus ses hurlements lorsqu'il vient dans les tempêtes, en déchirer les quelque branches desséchées des arbres rabougris qui les couronnent ?

D'autres fois, et en d'autres endroits, se trouvent d'épais fourrés. Là semble y régner d'impénétrables mystères, et lorsque la brise souffle plus violemment, sa voix prend alors des inflexions différentes. Tantôt c'est un gémissement, une plainte ; tantôt un sourd grondement qui se prolonge d'échos en échos produisant de discordantes clameurs, et qui vous ferait croire que, dans ces lieux solitaires, des sorcières viennent y célébrer leur sabbat.

Vous eussiez trouvé surtout, qu'il le méritait ce nom si, comme plusieurs l'assuraient, vous eussiez aperçu sur la cîme d'un rocher superplombant l'abîme, lorsque le flot battu par la tempête, venait lui livrer un assaut toujours renaissant, mais incessamment renouvelé, vous eussiez aperçu dis-je, une femme à l'œil hagard, aux cheveux épars, aux bras nus, aux vêtements en lambeaux, tendre les mains au fond du précipice, lui adresser une prière, une touchante supplication ; d'autrefois proférant des menaces, des imprécations, comme si elle eût voulu réclamer du gouffre une victime qui lui appartenait.

Il eut été alors bien hardi le navigateur qui en longeant la côte aurait vu cette apparition et entendu cette voix, s'il n'eut pas gagné le large au plus vite, en adressant une prière à son patron. D'autres gens, et c'étaient les plus croyables, disaient l'avoir vu se traîner sur les bords de la plage et imploré le flot d'une voix déchirante et désespérée, de lui rendre ce qu'elle avait perdu ; puis ses paroles étaient étouffées, ajoutaient-ils par d'immenses sanglots.

Nul doute que si cet être fantastique eut réellement été une femme, la malheureuse devait être en proie à d'immenses douleurs. Pourtant un pauvre pêcheur dont la cabane était assise au pied du cap, assurait l'avoir recueillie mourante, un matin, le lendemain d'une furieuse tempête, elle gisait sur les bords de la mer, auprès du cadavre d'un matelot. Il l'avait, disait-il, transportée en sa demeure, et après des peines infinies, sa femme et lui étaient enfin parvenus à la rappeler à la vie ; mais qu'il n'avaient pas tardé à s'apercevoir que la malheureuse était folle ! ! !.....

CHAPITRE II

LA FAMILLE ST. AUBIN.

Parmi les nombreuses criques formées dans les rochers escarpés qui bordent les rivages de l'ancienne Acadie, aujourd'hui la Nouvelle-Ecosse, vivait au fond de l'une d'elles, un jeune et honnête négociant, dont le nom était St. Aubin.

Occupé depuis plusieurs années à l'exploitation de la pêche à la morue, son commerce prenait de jour en jour une plus grande extension, grâce à son intelligence et à son indomptable énergie. D'une probité reconnue, affable et obligeant pour tous, il était aimé et respecté de chacun.

Un grand nombre de pêcheurs dont il était le bienfaiteur, étaient venus avec leurs familles se grouper autour de lui.

Toutes ces demeures réunies formaient presque un village et donnaient à son établissement la vie et l'activité. Ainsi rien de plus animé que les scènes du soir. Les berges aux voiles déployées, gonflées par une jolie brise rentrant toutes chargées de morue ; c'est la pêche de la journée. Tout le monde accourt au rivage, femmes et enfants viennent aider le père, le mari ou le frère.

Le poste est alors en émoi. Chacun se met alors gaiement à la besogne pour préparer le poisson ; on s'assiste et se prête un mutuel secours. C'est un plaisir d'entendre les joyeux propos, les gais refrains, les quolibets qui pleuvent sur les pêcheurs malheureux ; enfin d'être témoins de la belle harmonie qui règne parmi eux. C'est la bonne vieille gaîté gauloise qui prend ses ébats.

Telle était la Grave de monsieur St. Aubin.

Sa maison située sur une légère éminence dominait la petite baie et les côtes avoisinantes. De jolis jardins, de charmants bocages et de coquets pavillons l'entouraient. Un peu plus loin la vue pouvait s'étendre sur de beaux champs, dans un état de culture déjà avancée et où paissaient de nombreux troupeaux. Enfin dans son ensemble et même dans ses détails, tout respirait l'aisance, la prospérité et le bonheur.

L'intérieur de la famille ne présentait rien de particulier. M. St. Aubin marié depuis quelques années à une femme de sa nation qu'il aimait tendrement, était père d'une charmante petite fille. Cette enfant était venue mettre le comble à la félicité de ce couple fortuné.

Madame St. Aubin était une de ces femmes d'élite qui semblent se faire un devoir de rendre heureux tous ceux qui les entourent. Douée des plus riches qualités du cœur et de l'esprit, elle n'était que prévenances, amour et sollicitude pour son mari et sa chère petite Hermine, les confondant tous deux dans une même et touchante tendresse. Si parfois, elle pouvait leur dérober un instant dans la journée, c'était pour aller porter quelques secours, quelques consolations, à ceux qui en avaient besoin ; aussi la regardait-on comme une véritable Providence.

Le soir amenait les intimes causeries, on se faisait part des impressions de la journée et on formait de nouveaux projets pour l'avenir. Bien souvent aussi, la maman racontait au papa ému les mille espièglerie de la *petite*, les conversations qu'elle avait eues avec sa poupée, voire même avec une table, une chaise, un meuble quelconque ; enfin ces mille et mille riens qui font verser des larmes de plaisir et d'attendrissement aux heureux parents qui les entendent.

Ces jouissances, ces plaisirs leur suffisaient et certes ils valaient bien ces bruyantes réunions de l'opulence où l'âme et le cœur perdent leur pure et limpide sérénité.

Quelques domestiques fidèles complétaient l'intérieur de cette famille, aux mœurs simples et patriarcales.

Mais il est un autre personnage que nous nous permettrons d'introduire ici. Sans être tout à fait de la maison, Jean Renousse, tel était son nom, y était toujours le bienvenu. A l'époque où nous parlons, il était âgé de vingt-deux à vingt-cinq ans. Né d'un pauvre acadien et d'une femme indienne, de bonne heure orphelin, il devait à la charité des habitants de l'endroit de n'être pas mort de faim.

Au lieu de s'occuper comme tous les autres de la pêche à la morue, il s'était construit une hutte dans les bois à quelque distance de la mer et des habitations. Il répugnait trop au sang indien qui coulait dans ses veines de s'astreindre à un travail constant et journalier. Ce qu'il lui fallait, c'était la vie aventureuse des bois avec son indépendance.

Aussi l'été, maraudeur pour ne pas nous servir d'une expression plus forte, il était le cauchemar des jardinières. Rien de plus plaisant, en effet, que de voir, lorsqu'il faisait une descente dans les jardins, la levée de manches à balais pour en déloger l'*intrus*. Au voleur criait l'une des voisines, au pillard disait l'autre, au vaurien ajoutait une troisième. Bref, toutes ces commères réunies faisaient un tel vacarme qu'il aurait pu donner une idée de ce que fait certaine femme, quand à tord et à travers, elle se fâche.

Le drôle ne s'émouvait guère de ces cris tant que sa provision de patates ou de carottes n'était pas faites et que les armes ne devenaient pas trop menaçantes par leur proximité ; d'un bond alors, Jean Renousse se mettait hors de leur portée, se tournait vers celles qui le poursuivaient, leur faisant mille grimaces, mille contorsions et quand la place n'était plus tenable, il enjambait la clôture et allait stoïquement s'asseoir à quelques pas de là.

On l'avait vu quelquefois, quand de telles scènes étaient passées, entrer dans la chaumière de la plus furieuse, aller se placer bien tranquillement à sa table et partager le repas gaiement avec elle.

Mais l'hiver, chasseur et trappeur infatigable, il s'enfonçait dans la forêt avec les sauvages Abénakis, ne revenant souvent, qu'au printemps avec une ample provision de fourrures dont il trouvait toujours chez M. St. Aubin, un prompt et avantageux débit.

Malgré ses défauts, Jean Renousse était loin d'être détesté par les braves gens de la Colonie, car à plusieurs d'entr'eux, il avait rendu d'importants services. Lorsqu'une forte brise surprenait au large quelque barque attardée, qu'une femme éplorée, que des enfants en pleurs venaient demander des nouvelles d'un père d'un mari ou d'un frère à ceux qui arrivaient ; que les pêcheurs hochaient tristement la tête, tandis que les voisines leur adressaient des consolations en essuyant des larmes qu'elles ne pouvaient dissimuler, on voyait Jean Renousse s'élancer dans une berge et malgré le vent et la tempête s'exposer seul pour aller secourir le frêle bâtiment. Grâce à son sublime dévouement et à son habilité à conduire une embarcation, plus d'un pêcheur avait à le remercier d'avoir revu sa pauvre chaumière.

Parmi ceux surtout qui lui portaient un intérêt tout particulier, était Madame St. Aubin. Elle avait reconnu en plusieurs occasions que sous cette écorce rude et inculte, dans ses yeux noirs et vifs, dans ses pommettes de joues saillantes, il y avait plus de cœur et d'intelligence qu'un œil peu observateur n'en pouvait d'abord soupçonner. Jamais il ne se présentait à la demeure du bourgeois comme on appelait M. St. Aubin, sans en recevoir quelques secours ; et maintes fois, il leur avait prouvé qu'en l'obligeant, on n'avait pas rendu service à un ingrat.

Son attachement pour l'enfant était excessif. C'était avec plaisir qu'il s'astreignait à un travail minutieux pour lui confectionner des jouets et satisfaire ses moindres caprices enfantins. Bien des fois, on l'avait confiée à ses soins et c'était toujours avec une tendre sollicitude qu'il veillait sur elle. A la vérité, il n'était pas facile de faire de la peine impunément à la petite Hermine, lorsqu'elle

était sous sa garde et sous celle du magnifique *terreneuve* qu'on appelait *Phédor*.

CHAPITRE III.

MALHEUR AUX VAINCUS.

C'est quelquefois au moment où l'on s'estime heureux, que l'infortune vient nous frapper.

Tandis que la famille St. Aubin jouissait paisiblement des fruits d'une vie vertueuse et exempte d'ambition, heureuse autant du bonheur des autres que du sien propre, de graves événements se préparaient contre les malheureux Acadiens dans l'ançien et le nouveau monde. Ce pays était le point de vue des flibustiers anglo-américains.

En butte aux actes de rapines et de tyrannies de toutes sortes, les Acadiens avaient été forcés de s'organiser militairement pour mettre un terme aux infâmes déprédations de leurs ennemis.

L'histoire avait enregistré antérieurement plusieurs hauts faits de leur éclatante bravoure.

Ces faits démontrent ce que peut une poignée d'hommes héroïques, ne comptant que sur leurs seules ressources, qui s'arment vaillamment sans s'occuper de la force pécuniaire ou numérique de ceux qu'ils ont à combattre, mais qui ont résolu de défendre jusqu'à la fin, leur religion, leurs foyers et leurs droits. Combien n'y eut-il pas de luttes sanglantes et désespérées où le lion anglais dût s'avouer battu par le moucheron acadien, et pour ainsi dire, obligé de fuir honteusement devant lui... Mais l'orgueil britannique s'insurgeait et écumait de rage, en voyant ces quelques braves tenir tête à ses nombreuses armées ! Le gouverneur Lawrence crût plus prudent et plus sûr, là où la force avait échoué, d'employer la ruse et la perfidie. Le plan fut traitreusement combiné et habilement exécuté.

Vers la fin d'août 1755, cinq vaisseaux de guerre, chargés d'une soldatesque avide de pillage, mirent à la voile et vinrent jeter l'ancre en face d'un poste florissant par son commerce, la fertilité de ses terres et l'industrie de ses habitants. On fit savoir à plusieurs des cantons voisins qu'ils eussent à se rendre à un endroit indiqué pour entendre une importante communication qui devait leur être donnée de la part du gouverneur. Plusieurs soupçonnant un piège prirent la fuite et se sauvèrent dans les bois, en entendant cette

proclamation. Mais le plus grand nombre, avec un esprit tout chevaleresque, se confiant à la loyauté anglaise, se rendit à l'appel.

Chaque année, M. St. Aubin était obligé de faire un voyage aux Mines, endroit important de commerce, pour y transiger les affaires de son négoce. Le trajet était long et les chemins n'étaient pas toujours sûrs dans ce temps-là. Par une malheureuse fatalité, il y arriva le cinq septembre au matin, jour fixé par la proclamation pour la réunion des Acadiens. Jean Renousse et le fidèle "*terre-neuve*" lui avaient servi de gardes de corps pendant le voyage.

M. St. Aubin comme les habitants du lieu, se rendit à l'appel. Ce fut là qu'on leur signifia qu'ils étaient prisonniers de guerre, qu'à part de leur argent et de leurs vêtements, tout ce qu'ils avaient appartenait désormais au roi, et qu'ils se tinssent prêts à être embarqués pour être déportés et disséminés dans les colonies anglaises. L'ordre étant formel, on ne leur accordait que quatre jours de répit. Il est impossible de peindre la stupeur et le désespoir que produisit cette nouvelle ; plusieurs refusèrent de croire qu'on exécutât jamais un acte d'aussi lâche et exécrable tyrannie ; mais le plus grand nombre s'enferma dans leurs maisons et passa dans les larmes et les sanglots, les quelques heures qui précédèrent leur séparation. D'autres essayèrent de fuir, mais vainement. Des troupes avaient été disposées dans les bois, ils se trouvaient cernés de toutes parts et furent donc ramenés au camp, après avoir essuyé toutes sortes d'avaries et de mauvais traitements.

Ce fut à grande peine que le vénérable curé obtint du commandant la permission de les réunir le neuf septembre, veille du départ, dans la vieille église pour y célébrer le saint sacrifice et leur adresser quelques paroles de consolation et d'adieux. Personne ne fut jamais témoin, peut-être, d'une scène plus déchirante. Tous les visages étaient inondés de larmes. L'église retentissait des sanglots et des sourds gémissements des malheureuses victimes Lorsqu'avant la communion, le bon prêtre voulut leur dire quelques mots, il y eut une véritable explosion de plaintes et de cris de désespoir. Il fut longtemps avant que de pouvoir dominer son émotion, et ce fut après de longs et de pénibles efforts qu'il put d'une voix brisée par la douleur, leur faire entendre ces paroles :

" C'est peut-être pour la dernière fois, mes bons frères, que vous
" allez partager le pain des anges dans ce lieu saint. C'est lui qui
" donne le courage et la force de braver les tourments et les per-
" sécutions des méchants. C'est lui qui sera votre soutien, votre
" consolation dans les temps malheureux que nous traversons.
" Dieu seul connait ce que l'avenir nous réserve à tous, mais rap-
" pelons-nous que nous avons au ciel un bras tout puissant, qui

" saura déjouer les complots des méchants : que ceux qui pleurent
" seront consolés et qu'ils recevront avec usure la récompense des
" larmes qu'ils auront versées. Car qu'est-ce que la terre que nous
" habitons, sinon un lieu d'exil et de misères ; mais le ciel, voilà
" notre patrie, vers laquelle doivent tendre nos désirs et nos aspi-
" rations. Séparés sur la terre, c'est là où nous serons ensemble
" réunis, c'est là que nous pourrons défier les persécutions des
" hommes. Recevez donc, mes chers frères, avec la communion,
" la dernière bénédiction d'un prêtre qui, le cœur navré d'appré-
" hensions pour l'avenir de ses enfants, mais confiant dans le Dieu
" qui prend soin de ses créatures et jusqu'au plus petit des oiseaux,
" le prie de vouloir bien nous accorder encore des jours calmes et
" heureux. Si nous n'avions pas d'autre destinée, js vous dirais
" adieu ! oui un adieu qui, peut-être, serait éternel ; mais à des
" chrétiens, à ceux qui croient en la parole sainte, je vous dis au
" revoir ! Oui, encore une fois, au revoir !....."

La scène qui suivit se conçoit plutôt qu'elle ne se décrit. Nous nous permettrons d'emprunter à M. Rameau le récit que fait M. Ney, sur le lamentable événement du lendemain :

" Le 10 septembre fut le jour fixé pour l'embarquement. Dès le
" point du jour, les tambours résonnèrent dans les villages, et à
" huit heures, le triste son de la cloche avertit les pauvres Français
" que le moment de quitter leur terre natale était arrivé. Les
" soldats entrèrent dans les maisons et en firent sortir tous les
" habitants qu'on rassembla sur la place. Jusque là, chaque famille
" était restée réunie et une tristesse indicible régnait parmi le
" peuple. Mais quand le tambour annonça l'heure de l'embarque-
" ment, quand il leur fallut abandonner pour toujours la terre où
" ils étaient nés, se séparer de leurs mères, de leurs parents, de
" leurs amis, sans espoir de les revoir jamais, emmenés par des
" étrangers leurs ennemis ; dispersés parmi ceux dont ils diffé-
" raient par le langage, les costumes, la religion ; alors accablés
" par le sentiment de leurs misères, ils fondirent en larmes et se
" précipitèrent dans les bras les uns des autres dans un long et
" dernier embrassement.

" Mais le tambour battait toujours et on les poussa vers les
" bâtiments stationnés dans la rivière. Deux cents soixante jeunes
" gens furent désignés d'abord pour être embarqués sur le premier
" bâtiment ; mais ils s'y refusèrent, déclarant qu'ils n'abandonne-
" raient pas leurs parents, et qu'ils ne partiraient qu'au milieu de
" leurs familles. Leur demande fut rejetée, les soldats croisèrent
" la baïonnette et marchèrent sur eux ; ceux qui voulurent résister

" furent blessés, et tous furent obligés de se soumettre à cette hor-
" rible tyrannie.

" Depuis l'église jusqu'au lieu de l'embarquement, la route était
" bordée d'enfants, de femmes qui, à genoux, au milieu de pleurs
" et de sanglots, bénissaient ceux qui passaient, faisaient leurs
" tristes adieux à leurs maris, à leurs fils, leur tendant une main
" tremblante, que leurs parents parvenaient quelquefois à saisir,
" mais le brutal soldat venait bientôt les séparer. Les jeunes gens
" furent suivis par les hommes plus âgés, qui traversèrent eux
" aussi, à pas lents, cette scène déchirante ; toute la population
" mâle des Mines fut jetée à bord de cinq vaisseaux de transport
" stationnés dans la rivière Gaspareaux. Chaque bâtiment était
" sous la garde de l'officier et de quatre-vingts soldats. A mesure
" que d'autres navires arrivèrent, les femmes et les enfants y
" furent embarqués et éloignés ainsi, en masse, des champs de la
" Nouvelle-Ecosse. Le sort aussi déplorable qu'inouï de ces exilés
" excita la compassion de la soldatesque même... Pendant plusieurs
" soirées consécutives les bestiaux se réunirent autour des ruines
" fumantes et semblaient y attendre le retour de leurs maîtres,
" tandis que les fidèles chiens de garde hurlaient près des foyers
" déserts."

M. St. Aubin, comme toutes les autres notabilités, fut l'objet d'une surveillance particulière. Malgré les efforts héroïques de Jean Renousse, malgré les ruses et les stratagèmes qu'il employa pour sauver son maître de la proscription, celui-ci fut obligé de subir la loi cruelle du plus fort. Blessé grièvement dans la lutte qui venait d'avoir lieu, ce ne fut qu'avec peine que Jean Renousse lui-même réussit à se soustraire aux mains des ravisseurs. Il gravit une petite éminence, et ce fut là, la mort dans l'âme, qu'il fut témoin des scènes de violence et de brutalité qui viennent d'être racontées. Malgré son état de faiblesse, il suivit d'un œil morne et désespérée la chaloupe qui emportait son bienfaiteur, se reprochant amèrement de n'avoir pas réussi à le sauver. En dépit des tristes préoccupations auxquelles il était en proie, Jean Renousse ne put s'empêcher de remarquer un point noir qui suivait l'embarcation. C'était *Phédor*. Le noble animal, quoique blessé, avait voulu suivre son maître pour le protéger et le défendre au besoin. Il réalisait une fois de plus l'idée du peintre qui représente le chien suivant seul le corbillard du pauvre qui conduit son maître à sa dernière demeure. C'est le dernier ami qui reste quand nous avons essuyé des défaites dans la triste bataille de la vie ! Il vit tout à coup un matelot se lever et asséner un coup de rame sur la tête du fidèle serviteur ; celui-ci poussa un gémissement plaintif

et disparut. C'en était trop, épuisé par le sang qu'il avait perdu et par les émotions de la journée, Jean Renousse perdit connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, *Phédor*, couché auprès de lui, léchait son visage et ses mains, comme s'il eût voulu le rappeler à la vie. La nuit était venue, les dernières lueurs de l'incendie doraient encore l'horizon. C'en était fait ! les Anglais avaient accompli leur acte odieux de vandalisme et de vengeance !.....

CHAPITRE IV.

JEAN RENOUSSE.

Plusieurs jours s'étaiant écoulés depuis le moment fixé par M. St. Aubin pour le retour. Que pouvait-il lui être arrivé qui le retint si longtemps, lui toujours exact à revenir à l'heure dite. Déjà, accompagnée de la petite Hermine, Mme St. Aubin avait parcouru des distances assez considérables, pour aller à sa rencontre, et chaque fois, elle était toujours revenue de plus en plus triste.

C'était le soir de la dixième journée après le départ de M. St. Aubin. Assise dans le salon et tenant son enfant dans ses bras, elle ne pouvait se défendre du vague et inexprimable sentiment qui l'obsédait. Pour la première fois de sa vie, les babillages et les calineries de sa petite fille ne pouvaient la tirer de sa sombre préoccupation. Le ciel était bas et chargé, le feuillage jaunissant qui entourait sa demeure et le vent du nord qui s'était élevé, ajoutaient encore à sa tristesse. Parfois une feuille desséchée, poussée par la brise, courait dans l'avenue déserte, où, d'une minute à l'autre, Mme St. Aubin espérait voir arriver celui qu'elle attendait avec tant d'angoisses.

Les heures s'écoulaient lentement, et la soirée était avancée. Vaincue par le sommeil, la petite s'était endormie en demandant à sa mère : " quand donc papa reviendra-t.il ? " Alors deux larmes involontaires vinrent briller aux paupières de la pauvre femme ; elle pressa avec transport son enfant sur son cœur ; celle-ci ouvrit les yeux, lui sourit doucement et comme une prière, le mot *papa* s'échappa encore de ses lèvres, et elle se rendormit. C'en était trop, n'y pouvant plus tenir, et presque sans pouvoir s'en rendre compte, Mme St. Aubin se mit à fondre en larmes. Longtemps elle pleura !

Bien des fois déjà et au moindre bruit, elle avait tressailli, puis

toute palpitante d'émotion et de joie, elle allait ouvrir la porte et tendre les bras, mais vain espoir ce n'était point les pas du cheval, ce n'était point les joyeux aboiements de Phédor, mais bien le vent qui, mugissant tristement dans les arbres, lui apportait, chaque fois une poignante déception.

Enfin des pas bien distincts retentirent autour de la maison, et la porte s'ouvrit : Te voilà donc, s'écria-t-elle, s'élançant au devant de celui qui arrivait. Mais jugez de sa stupeur ! c'était Jean Renousse ! Jean Renousse, pâle, sanglant et défiguré, qui venait lui apprendre la terrible nouvelle ! ! ! ...

La foudre tombée à ses pieds n'eut pas produit plus d'effets. Madame St. Aubin s'affaissa sur elle-même. On la transporta mourante dans son lit. Deux jours entiers se passèrent pendant lesquels elle lutta contre la mort. Dans son délire, elle appelait avec transport son mari, demandant avec égarement à chaque instant aux personnes qui se présentaient, son époux bien-aimé ; et lorsqu'on lui apportait son enfant, elle la repoussait durement. La pauvre petite qui ne comprenait rien à la conduite étrange de sa mère, allait alors se cacher dans un coin de la chambre et pleurait amèrement ; puis comme si elle se fut crue coupable, elle revenait auprès du lit et baisant les mains de sa mère, elle lui disait : " Ma bonne maman, embrasse donc encore ta petite Hermine, elle ne te fera plus de mal, lève-toi et allons au-devant de papa."

Enfin son tempérament et surtout l'idée de laisser sa pauvre enfant complètement orpheline, rendirent quelques forces à Mme St. Aubin, mais une insurmontable tristesse s'empara d'elle, et bientôt cette demeure naguère si heureuse ne devint plus qu'un séjour de deuil et de larmes.

Là toutefois ne devaient pas s'arrêter ses malheurs.

La rage des pirates n'était pas encore satisfaite, il fallait de nouvelles dépouilles à leur rapacité et de nouvelles victimes à leur vengeance.

Peu de temps après les événements que nous venons de rapporter, on signala au large un vaisseau de guerre portant pavillon anglais. Instruite par l'expérience, la petite colonie après avoir recueilli tout ce qu'elle avait de plus précieux, crut prudent de se sauver dans les bois.

Madame St. Aubin elle-même réunit tout ce qu'elle put avec l'aide de ses domestiques et de Jean Renousse et dût aller les rejoindre en toute hâte, car le vaisseau s'approchait de la côte avec une effrayante rapidité.

Il n'y avait pas longtemps qu'elle avait abandonné ses foyers si chers pour s'enfoncer dans les bois avec ses fidèles domestiques

lorsque gravissant une petite éminence où ses compagnons d'infortune l'attendaient, elle vit les tourbillons de flamme et de fumée s'élever dans la direction de sa demeure et de celles des malheureux qui l'entouraient. Ce navrant spectacle leur apprit à tous que les vandales étaient à leur œuvre de pillage et de destruction.

Longtemps elle contempla les cendres brûlantes de sa pauvre demeure, qui s'élevaient et retombaient tour à tour comme font chacune de nos illusions du jeune âge. Elle jeta alors un coup d'œil en arrière vers les jours heureux qu'elle avait passés sous ce toit fortuné, vers les objets si chers qu'elle y rencontrait à chaque instant ; vers les personnes qui l'entouraient et les autres qui après êtres venues lui demander des consolations et des secours, s'en retournaient en lui offrant des larmes de gratitude et de bénédictions ; mais sa pensée se rapportait surtout sur la main bien-aimée qui, après Dieu, lui avait fait ce bonheur sitôt passé.

Hélas ! elle n'était plus auprès d'elle pour la soutenir et la protéger avec son enfant, cette main tant aimée et tant regrettée ! Reverrait-elle jamais celui à qui elle adressait chaque jour une pensée, un souvenir, une larme ! Et lorsque la dernière flamme vint jeter une lueur vacillante et disparaître pour toujours, elle comprit alors qu'une barrière infranchissable venait de s'élever entre elle et son passé.

Il ne lui restait plus désormais que l'avenir, mais quel avenir ?

L'hiver s'approchait avec son nombreux cortége de froid, de privations et de misères ; nul asile pour la recevoir ; elle allait donc devenir à charge aux pauvres gens qui n'avaient pas même de quoi se nourrir : qu'allait-elle devenir ?

Accablée sous le poids de tant de malheurs, elle sentait le désespoir la gagner, lorsque tombant à genoux, elle s'écria : " Mon Dieu, mon Dieu, vous êtes maintenant notre seul et unique espoir ! Ce n'est pas en vain que la veuve et l'orphelin vous implorent, ayez pitié de nous. Cette courte mais fervente prière fut immédiatement exaucée.

En relevant la tête, elle aperçut à quelques pas d'elle la figure amicale et bienveillante de Jean Renousse qui n'osant dire un mot, paraissait attendre ses ordres :

" Jean, lui dit-elle, en lui remettant son enfant dans les bras, " prends soin de cette pauvre petite, veille sur elle, c'est en toi " seul, après Dieu, en qui nous devons nous confier. " Peut-être " ne pourrai-je jamais récompenser ton généreux dévoûment pour " nous jusqu'à ce jour, mais compte sur une reconnaissance qui ne " s'éteindra qu'avec ma vie."

" Madame, lui répondit celui-ci, d'une voix émue et avec noblesse,

" Dieu m'est témoin que si j'ai tâché de vous être utile jusqu'ici ce " n'est pas dans l'espoir d'une récompense ; je donnerais volontiers " ma vie pour pouvoir vous rendre ce que vous avez perdu ; mais " de grâce n'allez pas vous désespérer. A deux pas d'ici est ma " pauvre cabane, la vieille Martine votre servante, vous y attend. " J'ai pu sauver quelques linges et des provisions. Venez, Madame, " et tant que Jean Renousse pourra porter un fusil, vous et la petite ne manquerez pas de nourriture et de vêtements."

Chargé de son précieux fardeau, il conduisit Madame St. Aubin dans sa demeure où Martine l'attendait. Un feu brillant avait été allumé, le lit de sapins avait été renouvelé ; on y avait étendu les quelques couvertures que Jean Renousse dans sa sollicitude avait sauvées du pillage. La marmite était au feu.

On offrit à Madame St. Aubin les quelques aliments qu'on avait préservés ; elle en prit ce qu'il lui fallait pour se soutenir et s'empêcher de mourir. La petite mangea avec l'appétit qu'on a à quatre ans ; puis toutes les deux, vaincues par les émotions de la journée, la fatigue et le sommeil qui les gagnaient, s'étendirent sur le lit de sapin et ne tardèrent pas à s'endormir profondément.

Jean Renousse et Phédor se couchèrent à l'entrée de la cabane et firent bonne garde toute la nuit.

Lorsque Madame St. Aubin s'éveilla le matin, tous les malheureux proscrits, ses compagnons d'infortune, lui avaient construit une demeure un peu plus confortable : c'était une misérable masure de pièces qui lui offrait un séjour plus spacieux ; mais qu'il y avait loin de là à la maison qu'elle avait laissée !

Comment l'hiver se passa-t-il ? Laissons à M. Rameau le soin de dépeindre ce que durent souffrir les malheureuses victimes de l'expatriation. C'est d'ailleurs de lui qne nous empruntons la partie historique de ce récit, en ce qui concerne les Acadiens :

" Quelque fut l'âpre sollicitude que montrèrent les Anglais, un certain nombre d'indiens cependant se sauvèrent de la proscription. " Comment ces pauvres gens purent-ils vivre dans les bois et les " déserts ! Par quelle suite d'aventures et de souffrances ont-ils " passé, pendant de longues années, en présence de spéculateurs " auxquels on distribua leurs biens ? c'est ce que nous ignorons...

" Là, pendant plusieurs années, ils parvinrent à dérober leur " existence, au milieu des inquiétudes et des privations ; cachant " soigneusement leurs petites barques, n'osant se livrer à la cul- " ture, faisant le guet quand paraissait un navire inconnu, et par- " tageant avec leurs amis, les Indiens de l'intérieur, les ressources " précaires de la chasse et de la pêche."

Enfin le printemps arriva. Jamais dans les longues journées

d'hiver, le dévouement et le zèle de Jean Renousse ne s'étaient ralentis une seule fois. Sous le commandement de Bois-Hébert, il avait été faire le coup de feu contre les Anglais, puis aussitôt sa tâche terminée, il était revenu prendre son rôle de pourvoyeur.

Souvent dans le cours de l'hiver, on l'avait vu parcourir des distances considérables refouler au plus profond de son âme tout sentiment de haîne et d'antipathie qu'il avait voué aux Anglo-Américains, et rapporter des traitants anglais, qui étaient établis le long de la côte, à la place des malheureux Acadiens expropriés, les quelques effets qui pouvaient être utiles et agréables à ses protégées.

Mais le printemps qui apporte, pour le pauvre au moins, un soupir de soulagement et une larme d'espérance ; pour l'homme qui jouit de l'aisance, un sentiment de satisfaction par anticipation des jouissances que la nouvelle saison doit lui donner, était pour les pauvres expatriés chargé d'orages.

Où iraient-ils fixer leurs demeures ? En quel endroit seraient-ils hors des atteintes de leurs implacables ennemis ? Etait-il un lieu à l'abri de leurs rapines, où l'on put fournir le pain et la nourriture à la famille et aux pauvres petits enfants qui les réclamaient ? Telles furent les questions que se posèrent les Acadiens de la colonie que M. St. Aubin avait formée.

Plusieurs décidèrent de demeurer dans les bois, d'autres résolurent d'aller rejoindre leurs concitoyens échelonnés sur la côte, protégés seulement par l'isolement et l'inhospitalité des parages qu'ils habitaient.

Madame St. Aubin se voyant seule, et ne voulant plus être à charge au généreux Jean Renousse ainsi qu'à ses compagnons, prit la résolution de se rendre en Canada.

En effet, de vagues rumeurs étaient parvenues que dans ces pays lointains un bon nombre d'Acadiens avaient, dans le voisinage de Montréal, fondé une petite colonie.

Jean Renousse, dans ses rapports avec les traitants anglais, avait appris d'une manière certaine qu'un vaisseau portant un certain nombre d'émigrants, avait mis à la voile pour le Canada. D'après le nombre de jours qu'il était en mer, il ne tarderait pas à être en vue.

CHAPITRE V.

LE DÉPART.

Que nos lecteurs nous permettent de les transporter au-delà de l'Océan. Nous sommes dans un port de mer. Voyons l'activité qui y règne. Des centaines de vaisseaux déchargent d'un côté du quai d'amples provisions de charbon et de cotons ; d'autres, les riches soieries et les magnifiques produits de l'Orient. Tout le monde est à l'œuvre. Partout il y a joie car il y a gain pour tous.

Mais d'où vient donc cette foule d'hommes en haillons, ces femmes amaigries et presque nues, ces pauvres enfants si frêles, si chétifs, qui occupent un tout petit espace du quai ! D'où viennent ces pleurs et ces gémissements à fendre l'âme, ces embrassements pleins de regrets et de tendresses ? Ah ! c'est qu'une mère vient peut-être pour la dernière fois de presser dans ses bras ses enfants bien aimés ! C'est que des amis viennent de dire un adieu peut-être éternel aux compagnons de leur enfance ! C'est que, pour la dernière fois, ils ont jeté un regard de douleur sur la vieille chaumière qui les a vus naître et que dans un dernier embrassement, ils ont échangé avec les amis émus une dernière poignée de mains, que pour toujours, ils vont dire adieu aux côtes de l'Irlande qu'aucun de ses enfants ne peut quitter sans verser des larmes amères de regrets ! Puis ces malles, ces paquets, que contiennent-ils, sinon les pauvres vêtements des malheureux Irlandais ?

Pourtant dans ce navire en partance, combien y a-t-il de froide indifférence parmi ceux qui sont témoins de ce déchirant tableau. Le matelot sur son cabestan chante gaîment le *charley men* (?) Le capitaine fume sa pipe, le contre-maître est occupé des dernières manœuvres et les derniers cris " *embarque, embarque,*" se font entendre. Inutile de le dire, nous ne le voyons déjà que trop ; ce bâtiment est chargé d'émigrants pour l'Amérique. Voyez sur le gaillard d'arrière cet homme à la figure replète, à la taille trapue comme il savoure avec délices les bouffées de tabac qui s'échappent, de sa longue pipe d'écume de mer ; quels regards distraits il jette sur la gazette qu'il tient entre ses mains ; comme les nouvelles sont loin de l'absorber ; il hoche dédaigneusement la tête en voyant les pleurs des malheureux enfants de la verte Erin. Dans le fond, que sont-ils pour lui ? Des Irlandais catholiques, il est protestant. Que lui importe donc si la plus grande partie d'eux n'atteint pas les

côtes de l'Amérique ? Que lui importe si l'espace qu'il leur a destiné dans son vaisseau n'est pas suffisant ? Que lui importe si les aliments dont il a fait provision ne peuvent suffire à une moitié de ceux qu'il entasse à son bord ! Sa bourse n'est-elle pas bien remplie, et si le typhus, le choléra et mille autres maladies viennent les décimer, n'a-t-il pas devant lui un immense cimetière ; comme bien d'autres qui l'ont suivi, il peut dire à chacune de ces victimes qu'on jette dans l'Atlantique : " Si une tombe, un mausolée, étaient élevés à chacune d'elles, on n'aurait pas besoin de boussole pour aller dans le Nouveau-Monde.

Tel était le " *Boomerang* " capitaine Brand, quelques jours avant le moment où nous venons de laisser Madame St. Aubin.

Les communications étaient alors bien difficiles entre l'Acadie et le Canada. C'était donc une belle occasion qui se présentait pour Madame St. Aubin de se rendre dans ce dernier pays. Là on pouvait correspondre plus facilement avec l'Europe et les Etats-Unis, et qui sait, peut-être, avoir des renseignements sur celui auquel à chaque instant du jour, elle adressait un cuisant souvenir, un pénible regret.

Depuis plusieurs jours, Madame St. Aubin avait mis toute la petite colonie en vedette. Chaque jour des berges prenaient le large et étaient chargées de venir lui annoncer l'approche du vaisseau tant désiré.

Bien des heures se passèrent en d'inutiles et inexprimables regrets. Enfin Jean Renousse vint un matin l'informer que le navire tant attendu était en vue, et lui offrit en même temps de la conduire à son bord.

Il était facile de voir à l'accablement de cet homme trempé aux muscles d'acier, à son air morne et abattu, combien il lui en coûtait de remplir cette pénible mission.

Mais il y a chez la femme un sentiment d'amour et de dévouement qui lui inspire des actions d'une telle énergie quand surtout il s'agit de sauver un mari ou des enfants, que si quelquefois nous pouvons les égaler, nous ne saurions jamais les surpasser.

Madame St. Aubin avait pris la détermination de retrouver son mari, dût-elle épuiser ses dernières ressources et aller jusqu'au bout du monde. Elle ne comptait pour rien les peines et les fatigues. Son caractère aimant et sympathique lui dictait la tâche que la Providence lui destinait, aussi l'accepta-t-elle volontiers.

Elle oublia en effet le triste spectacle qui s'était offert à ses regards, les pleurs, les lamentations de ses voisins, le feu qui dévorait les fruits de leur industrie et de leur travail de chaque jour. Elle essaya même de chasser l'idée de sa demeure autrefois si

heureuse et qui n'était plus maintenant qu'un monceau de ruines et de cendres.

Malgré ce qui dut en coûter à cette pauvre femme de laisser ces endroits qui lui rappelaient de si chers souvenirs, d'abandonner ces malheureux qui se fussent privés du nécessaire plutôt que de la voir s'éloigner, elle s'y résigna cependant en faisant un sacrifice généreux. Mais quand elle les vit tous ensemble l'accompagner jusqu'à la barque fatale avec des figures inondées de pleurs, que depuis l'aïeul jusqu'au plus petit des enfants on se pressait pour lui baiser les mains, enfin lorsqu'elle fut embarquée, qu'elle les vit tomber à genoux, oh ! alors un inexprimable sentiment de tristesse et de regrets s'empara d'elle.

Mon Dieu ! que deviendraient-ils sur la terre étrangère ces pauvres exilés, si vous n'étiez là pour les consoler des regrets de la patrie ?

Cependant au signal de la petite barque le navire avait mis en panne.....

Une passagère de chambre, ah ! c'était une nouvelle aubaine pour le capitaine.

L'échelle fut immédiatement descendue et avant que d'en gravir le premier degré Madame St. Aubin tendit en pleurant sa main blanche et frêle à la main rude et calleuse de Jean Renousse : " Merci, ami, dit-elle, pour ce que vous avez fait pour mon enfant et pour moi. Puissiez-vous être heureux autant que vous le méritez, autant surtout que mon cœur le désire."

Celui qui aurait dans ce moment contemplé la figure *hâlée* de Jean Renousse, aurait vu ses joues s'inonder de larmes abondantes, bien probablement elles n'avaient encore été mouillées que par les pluies du ciel et l'eau de la mer. Il remit l'enfant entre les bras de sa mère après l'avoir couverte de baisers, puis se jetant aux pieds du capitaine, il le supplia de le prendre lui aussi à son bord.

Mais *celui-là* ne payait pas. Violemment au milieu des rires et des huées d'une partie de l'équipage, on le rejeta dans la berge. Les ris furent lâchés et le navire fin voilier prit le large.

Jean Renousse en regagnant la côte dans sa petite embarcation, jeta un regard triste et désespéré sur le vaisseau qui emportait sa bienfaitrice et l'enfant qu'il chérissait tant.

Plusieurs jours se passèrent, un vent favorable les conduisit à la pointe ouest de l'Ile d'Anticosti.

CHAPITRE VI.

LE NAUFRAGE.

Si tout paraît paisible au dehors d'un vaisseau qui se dirige vers sa destination, souvent il n'en est pas ainsi à l'intérieur.

Madame St. Aubin et son enfant, avaient été confinées dans une pauvre alcove qu'on se plaisait à appeler emphatiquement " la chambre." Elle n'y fut pas bien longtemps sans ressentir les terribles effets du mal de mer.

Ce mal que nous nous plaisons à ne croire qu'une légère indisposition quand nous sommes à terre, moissonne pourtant un bon nombre de victimes.

Madame St. Aubin, douée d'une faible santé, dût, plus que beaucoup d'autres en souffrir. Malgré le froid du soir, elle fut contrainte de remonter sur le pont tenant son enfant dans ses bras.

On n'imagine pas quelle est la brutalité de quelques marins. Ceux qui ont voyagé autrefois à bord des bâtiments voiliers, savent combien, souvent était brutale la manière dont se conduisaient le capitaine, les officiers et les matelots des vaisseaux qui transportaient des émigrés. Ils paraissaient, pour ainsi dire, se faire un plaisir de tourmenter ceux qui se trouvaient sous leur domination.

La pauvre femme qui, vu ses malheurs, aurait plutôt mérité la pitié et la compassion, fut en butte elle-même aux plus mauvais traitements. Fatiguée par la maladie, réservant le peu de forces qui lui restaient pour couvrir son enfant et la préserver du froid. Elle était loin de croire qu'il y avait auprès d'elle un espèce de tyran, sous la forme d'un grand matelot, tenant un sceau plein d'eau : " Madame, lui dit-il brusquement, les ordres du Capitaine sont que nous arrosions le pont, changez de côté." A peine s'était-elle éloignée, que l'eau versée par le matelot vint presque l'inonder. L'enfant qui dormait dans ses bras en fut éveillée. Elle alla s'asseoir un peu plus loin, mais les mêmes menaces lui furent réitérées, suivies de la même exécution.

En vain se plaignait-elle au capitaine des mauvais traitements qu'on lui faisait endurer ; il hochait la tête sans lui répondre. On eut dit que c'était un parti pris de maltraiter la malheureuse femme.

Comme l'a dit Lafontaine : " la raison du plus fort est toujours la meilleure."

La nourriture du bord n'était pas celle à laquelle Madame St. Aubin était accoutumée. Comme de raison, ordre avait été donné au cuisinier de ne servir rien de plus qu'à l'ordinaire à la passagère de " chambre."

Lorsque l'enfant voyait sur la table quelque chose qui flattait son goût, qu'elle en demandait une toute petite part au capitaine, celui-ci ne l'entendait pas, ce plat était pour lui.

Souffrir pour soi-même, ce n'est rien pour la mère, mais voir souffrir son enfant et n'être pas capable de lui donner ce dont elle a besoin, voilà la souffrance réelle que ne comprennent que celles qui l'ont ressentie.

Dans ces moments, la pauvre mère pressait son enfant sur son cœur et priait de toutes ses forces celui à qui nous demandons le pain de chaque jour, secours et protection.

Comme si cette prière devait être immédiatement exaucée, elle vit un jour un matelot aux formes athlétiques, mais à la figure franche et ouverte, tenant sa casquette sous son bras, qui s'approchait d'elle et lui dit : " Madame, si vous voulez me *prêter* la petite, je vais l'emmener dans la cuisine. O'Brien m'a dit qu'il lui avait préparé un *fameux* déjeuner."

Ce fut avec joie qu'elle lui abandonna son enfant, et peut-être dût elle appréhender que le marin crainte de faire mal à la petite, en la tenant dans ses bras, ne la laissa choir.

Quelle fut la macédoine qu'O'Brien servit à l'enfant ? Dieu seul le sait ; mais toujours est-il qu'en revenant, elle dit à sa mère : " Viens donc, ma bonne maman, dans la cuisine, l'homme qui nous y fait la nourriture n'est pas mauvais comme les autres ; et je t'assure qu'il m'en avait préparé un bon déjeuner." Peu d'instants après, O'Brien arriva lui-même tenant gauchement un pot rempli d'excellent thé qu'il destinait à Madame St Aubin.

Il était facile de voir quels efforts il avait fait pour que tout parut net et convenable. Le pot était dépoli par les frictions répétées pour le rendre luisant et ses mains étaient presqu'exemptes de goudron.

Le regard de gratitude qu'elle lui adressa, en dit plus que ses paroles, car il y a chez les hommes de cœur un langage particulier qui fait qu'ils se devinent et s'entr'aident au besoin. Le remercîment qu'elle lui exprima lui fit venir les larmes aux yeux.

Deux protecteurs étaient désormais acquis à Madame St Aubin. Sous le fort et robuste matelot, et O'Brien le cuisinier. Le premier

était respecté de l'équipage du vaisseau, car il avait dans maintes occasions prouvé une force véritablement herculéénne.

Le soir du jour dont nous venons de parler, il annonça au souper, qu'il *tannerait vive* la peau de celui qui oserait encore tourmenter la pauvre Dame Acadienne.

Et certes, chacun savait que pour ces sortes de justices sommaires, Tom n'avait jamais manqué de tenir sa promesse.

Ce fut, en conséquence de cet avertissement, que si Madame St Aubin ne rencontra pas plus de sympathie et de prévenance de la part des gens du vaisseau, du moins ne fut-elle pas en butte à l'avenir à leurs mauvais traitements.

Cependant le navire poussé par une forte brise du nord-est, était sorti du Golfe et on apercevait déjà les Iles du Grand Fleuve.

On était au soir de la troisième journée depuis les incidents que nous venons de rapporter. Le navire avait toujours fait bonne route, car le vent fraichissant de plus en plus l'inclinait sur son bord. Lorsqu'il prit le caractère de tempête furieuse, ses hautes hunes baisaient presque la mer houleuse qui s'élevait en de terribles tourbillons.

Pendant ce temps les malheureux émigrants, pressés les uns contre les autres dans la cale, faisaient d'inutiles efforts pour s'empêcher de se heurter à chaque secousse sur une paroi ou sur l'autre du bâtiment. Les cris de douleur des enfants, les lamentations des femmes, joints au bruits des manœuvres des matelots, l'obscurité et l'infection qui régnaient dans ce cloaque, de plus, les sifflements furieux du vent, les cordages frémissants et palpitants au souffle de la tempête, mais par dessus tout la nuit qui s'approchait, la nuit avec son triste voile de misères, d'angoisses et d'incertitudes ; et le vaisseau comme frappé d'épouvante refusant d'obéir au gouvernail ; telle était la scène qu'offrait le " *Boomerang.*"

Nous étions aux grandes mers de mai ; et il était rare qu'à cette époque les belles rives du St. Laurent ne fussent pas témoins de quelques sinistres maritimes.

Par l'ordre du capitaine on avait à peu près cargué toutes les voiles, car le ciel de plus en plus sombre présentait un immense chaos de nuages qui se heurtaient, s'entre déchiraient et se culbutaient.

La mer écumant de vagues furieuses, l'horizon se rétrécissant de plus en plus, mais par-dessus tout les ténèbres qui déjà les enveloppaient ; qu'allaient donc devenir les pauvres émigrants ?

Ordre fut donné de fermer toutes les écoutilles e de mettre à la cape.

Plusieurs fois déjà une mer furieuse était venue retomber sur le pont. Les matelots s'étaient attachés pour n'être pas emportés. Le capitaine lui-même, pâle de terreur, avait pris toutes les precautions nécessaires pour sauver sa vie dans un cas de sinistre.

Blottie dons son étroite cabine, Madame St. Aubin mourante de frayeur plutôt pour les dangers que courait son enfant que pour elle-même, adressait au ciel de ferventes prières, le suppliant de conserver la vie à la pauvre petite orpheline.

Oh ! combien elles durent être longues et amères les heures de cette terrible nuit. Combien elles dûrent être tristes et désespérantes les pensées de la pauvre femme privée de tout secours, au milieu d'étrangers, dans les horreurs d'une tempête !

Elle en était au milieu de ses réflexions, peut-être, lorsque l'ouragan redoublant de force et de violence imprima au vaisseau une terrible secousse ; les mâts craquèrent, un d'eux se rompit..... le navire venait de toucher sur un écueil. D'immenses cris de terreur et de désespoir sortirent de la cale. Ils étaient poussés par les émigrants ; c'était une voie d'eau qui venait de se déclarer.

Une voie d'eau, une voie d'eau !

Qui peut comprendre ce qu'il y a dans ces mots d'avenir et de passé ; d'avenir pour celui qui aspire à de longs et d'heureux jours, de passé pour celui qui regrette et qui pleure.

La mer roulait avec fracas sur les rochers qui se trouvaient à une bien petite distance.

Le capitaine avait ordonné de faire jouer les pompes, mais des vagues avaient emporté les quelques matelots qui avaient voulu se mettre à la besogne. Les masses d'eau avaient couché le vaisseau sur son flanc.

Il n'y avait plus d'autre moyen, le capitaine avait fait jeter les chaloupes à la mer et avait sauté dans la meilleure avec son équipage. Cette lâche et infâme conduite lui fut funeste, car à peine s'étaient-ils éloignés de quelques pieds du vaisseau, que leur embarcation chavira.

Cependant le temps s'était un peu éclairci. Un commençait à entrevoir une petite lueur vers l'aurore, mais la mer était trujours furieuse.

L'eau avait entièrement envahi la cale, aucun cris, aucune plainte ne se faisaient plus entendre ; le silence de la mort planait sur les malheureux émigrants.

Dieu avait pris pitié d'eux, tous ensemble ils dormaient de l'éternel repos.

Le vent paraissait avoir un peu diminué. Quatre personnes

vivantes restaient à bord, c'étaient Madame St. Aubin et son enfant, Tom et O'Brien.

La cabine qu'occupait Madame St. Aubin était d'un niveau plus élevé que le fond de la cale où se trouvaient les émigrants ; à cette circonstance elle devait de n'avoir pas partagé le sort de ses malheureux compagnons d'infortune.

Les deux matelots avaient toujours persisté à rester attachés aux parois du navire.

Au clapotement de l'eau dans la cale, au craquement du vaisseau, ils comprirent que celui-ci ne pouvait tenir bien longtemps sans se disjoindre entièrement. Ils coupèrent donc les cordes qui les retenaient attachés. O'Brien alla ouvrir l'écoutille pour voir s'il pouvait encore être utile à quelques uns de ses infortunés compatriotes.

Vain espoir ! Tous se tenaient fortement embrassés les uns les autres dans une suprême et dernière étreinte ; et chaque vague furieuse qui venait frapper le vaisseau, faisait passer par la répercution sur la tête des cadavres inanimés les masses d'eau qui les avaient envâhis.

Tom ouvrit la porte de la cabine, Madame St. Aubin vivait encore quoique dans l'eau jusqu'à la ceinture. D'une main elle se tenait cramponnée à une barre de fer avec toute l'énergie du désespoir, de l'autre elle soutenait son enfant au-dessus de son épaule.

Il était temps que ce secours lui arriva car, défaillante la force surnaturelle qui l'avait jusqu'alors soutenue, allait l'abandonner.

La saisir dans ses bras, la transporter sur le pont avec son enfant, fut pour Tom l'affaire d'un instant. Il les attacha solidement après les avoir recouverts de son habit et de quelques lambeaux de voiles.

Avec son compagnon, il se mit en devoir de construire un petit radeau. Il est difficile de se figurer les peines inouies qu'ils éprouvèrent dans l'exécution de ce travail.

Pendant ce temps, le navire menaçait de plus en plus de s'ouvrir, l'eau l'enveloppait presque de toutes parts, il n'en restait plus qu'un petit endroit ; une minute plus tard, et tout était perdu.

Tom aussitôt attacha Madame St. Aubin avec la petite sur le radeau, en saisit un des cordages ; puis une vague immense recouvrit le vaisseau. Elle entraina dans sa fureur tout ce qui était sur le pont.

Malheureusement O'Brien ne fut pas assez prompt pour imiter son compagnon, l'abîme s'ouvrit pour lui. Longtemps il lutta avec toute l'énergie que peut donner l'instinct de conservation. Il nagea

quelque temps pour atteindre le radeau qui, un instant englouti, était revenu péniblement à la surface.

Ceux qui étaient sur la frêle embarcation purent suivre d'un œil désespéré les efforts de ce généreux marin pour sauver sa vie, sans qu'ils pussent lui porter aucun secours. Enfin ils virent la vague le recouvrir, puis celui-ci, revenir à la surface pour être englouti encore, ils le virent dis-je, reparaître une troisième fois, mais une dernière nappe d'eau le recouvrit pour toujours.

La mer comptait une victime de plus !!!

Pendant cette scène navrante, un affreux craquement s'était fait entendre dans la direction du vaisseau, il venait de s'ouvrir. Ses débris et les monçeaux de cadavres qu'il contenait, entourèrent le radeau en un instant.

Madame St. Aubin était mourante.

Lorsque l'attention de Tom fut un peu détournée de ce navrant spectacle, son oreille de marin l'avertit que la mer se brisait sur les rochers de la côte à une bien faible distance d'eux : " Courage, dit-il à la pauvre femme, courage, pour vous et votre chère petite enfant, dans peu d'instants nous toucherons terre." Ces quelques paroles ranimèrent la malheureuse femme.

La mer était encore grosse et houleuse, mais le vent diminuait sensiblement et le jour commençait à poindre. Dans une *éclaircie*, ils aperçurent à quelque centaines de pas d'eux, les rochers d'un cap, et ce cap, c'était le " Cap au Diable. '

Cette vue ranima leur espoir.

Il leur fallait peu de temps pour y parvenir, mais Dieu sait ce qu'eurent à endurer, pendant ce court trajet, les malheureuses victimes du naufrage.

Ils étaient à la veille de toucher le rivage, lorsqu'une vague plus haute, plus furieuse encore que toutes les autres, jeta violemment le radeau sur un écueil à fleur d'eau et le mit en pièces.

Il y eut un dernier cri d'angoisse parti du sein de Madame St. Aubin, elle fut lancée à l'eau ! Tom s'y précipita aussitôt pour la secourir et l'enlaçant dans ses bras, il nagea avec elle vers le rivage.

Quelques instants après, on eut pu voir, gisant sur la plage, le cadavre du pauvre matelot dont la tête avait été brisée sur un rocher, en préservant Madame St. Aubin ; à quelques pas plus loin, le corps inanimé de celle-ci, tandis que les restes du radeau emportant l'enfant mourante allaient aborder dans une petite anse un peu plus éloignée.

CHAPITRE VII

LE PÈRE ET SON ENFANT.

On a souvent parlé de la beauté de nos fleuves et de nos rivières. Beaucoup de voyageurs qui les ont visités proclament hautement qu'il n'est peut-être pas de pays au monde qui en soit si richement doté.

Parmi les rivières qui font l'admiration des étrangers est celle du St. Maurice qui vient avec ses trois grandes bouches parsemées d'ilots se jeter dans le fleuve. Elle est belle surtout lorsque vous la contemplez à quelques lieues des Trois-Rivières. Ses eaux limpides et profondes, après s'être voluptueusement roulées sur leur lit recouvert d'un beau sable, s'être tordues et allongées dans les étroits défilés, viennent complaisamment se précipiter des hauteurs considérables pour former la belle chute de *Shawinigan*.

Comme ces immenses monstres marins qui se jouent avec plaisir à la surface de l'eau, se plongent et se replongent dans la profondeur des mers, pour reparaître un instant après, plus brillants qu'auparavant.

Sur un charmant plateau presqu'au pied de la chute vous la voyez dans toute sa splandeur.

Les beaux arbres de la rive, l'arc-en-ciel que les rayons du soleil font éclore dans le brouillard qui s'élève de l'abîme, le chant des oiseaux, tout enfin présente un coup d'œil vraiment admirable !

Un des derniers soirs des beaux jours de mai, on eut pu voir sur le plateau dont nous venons de parler, quatre à cinq cabanes de sauvages qui s'y étaient élevées depuis quelques jours.

Dans chacunes d'elles les femmes étaient hardiment à l'ouvrage. On confectionnait des corbeilles d'écorce aux couleurs brillantes et variées. On remarquait aussi beaucoup de pelleteries soigneusement préparées. Il était évident que la chasse de l'hiver avait été bonne.

Les hommes nonchalamment étendus sur l'herbe conversaient en fumant le calumet. Quelques enfants aux petits yeux noirs et vifs, mais aux muscles forts et vigoureux, jouaient à quelques pas plus loin.

Les chiens couchés ça et là, dormaient paresseusement dans une pleine et entière quiétude,

Aux portes des cabanes, des marmites bouillottaient sur de bons

feux ; on sentait les arômes de quelques pièces de venaison qui cuisaient pour le repas du soir.

Un peu plus loin, un petit groupe de jeunes filles préparaient des ornements de toilette.

Il était clair que nous avions en vue une fête ou qu'elqu'événement qui n'était pas ordinaire.

Parmi ces jeunes filles on eut pu remarquer une jeune indienne, du moins elle en portait le costume, qui confectionnait ses ornements avec un gout et une délicatesse plus exquis que ses compagnes.

En l'examinant de plus près ont eut été bien surpris de voir sous sa pittoresque coiffure de longs et soyeux cheveux blonds. Son teint était un peu hâlé, mais ses pommettes n'étaient pas saillantes comme celles des autres jeunes filles qui l'entouraient. Ses beaux yeux bleus étaient d'une douceur ineffable. Evidemment il n'y avait chez-elle aucun sang sauvage.

Quand elle eut terminé son ouvrage, elle s'approcha d'un des chasseurs qui causait avec ses camarades, puis lui mettant amicalement et familièrement la main sur l'épaule, elle lui dit : " Quand " donc, mon ami, nous rendrons-nous aux Trois-Rivières ? Il me " tarde de voir toutes les belles choses dont tu m'as parlé."

Celui a qui elle adressait ces paroles, lui répondit avec amour : " Demain, ma fille, lorsque la première étoile du matin brillera, nous serons en route dans nos canots, et le soleil ne sera pas encore haut quand nous débarquerons."

Puis la joyeuse jeune fille retourna annonçer gaiement la bonne nouvelle à ses compagnes, et toutes ensemble manifestèrent une joie éclatante.

" D'où vient donc, dit l'un des sauvages à celui auquel la jeune fille avait adressé la parole, d'où vient donc l'amour et l'amitié que toi et ta femme portez à cette enfant ?"

Celui-ci reprit : " Ah ! c'est une longue et triste histoire. Je la " connais depuis longtemps cette chère *petite*, et l'ai pour ainsi dire " vue naître. Et toi, mon frère si tu peux parcourir les bois à côté " de Jean Renousse, lui presser les mains et le voir chasser avec " toi, c'est à ses parents que tu le dois, car bien souvent, quand il " était jeune, ils l'ont empêché de mourir de faim.

" Qu'il me suffise de te dire, pour le moment, que j'ai cru l'avoir " perdue pour toujours.

" Ses parents habitaient autrefois l'Acadie, je demeurais auprès d'eux. Son père lui fut un jour violemment arraché, toutes leurs propriétés furent brûlées ; sa mère fut contrainte de se sauver avec les autres dans les bois. Ce que souffrirent la mère et l'enfant

qui n'étaient pas habituées à la vie que nous menons, je ne puis te le dire.

" Au printemps, sa mère résolut de venir ici en Canada. Elle pensait qu'il lui serait plus facile dans cet endroit d'avoir des nouvelles du bâtiment qui avait emmené son mari. Elle partit donc avec son enfant et ce fut moi qui les conduisis à bord.

" Je demandai comme une faveur qu'on me laissa prendre une place parmi l'équipage, offrant de me rendre utile autant que je le pourais. Ma demande fut accueillie par les huées du capitaine et des matelots ; on me rejeta brutalement dans ma berge.

" Je suivis longtemps le navire des yeux, ne sachant si je devais essayer de le suivre ; mais enfin triste et découragé, je regagnai terre.

" Désormais seul et abandonné de tous ceux que j'avais aimés, je me trouvai pris d'un indicible ennui et d'un profond découragement.

" Mais il fallait sortir de cette position ; je pris mon fusil, j'avais une ample provision de munitions et accompagné du pauvre vieux chien que tu vois là, je m'enfonçai dans les bois.

" Où allais-je ? je n'en savais rien. Je marchai pendant bien des jours, je traversai une grande étendue de forêts ; enfin j'arrivai un soir sur le bord du fleuve, j'ignorais quel était le lieu où j'étais.

" En examinant l'endroit de tous côtés j'aperçus une petite fumée qui s'élevait à quelque distance. Je me dirigeai de ce côté, et en approchant, je reconnus quelques cabanes de nos frères sauvages où on m'accueillit volontiers.

" Ils allaient passer l'hiver dans le Saguenay à faire la chasse. Ne sachant moi-même que faire ni où tourner la tête, je leur demandai de vouloir bien me donner place dans leurs canots. Ils y consentirent avec plaisir.

" Nous partîmes donc le lendemain matin et quoique la distance fut grande, nous mîmes peu de temps à traverser le fleuve ; nous remontâmes le Saguenay, puis nous gagnâmes les bois. Le gibier était très abondant, nous fîmes bonne chasse tout l'hiver.

" Un soir qu'accompagné de *Phédor*, j'avais parcouru une très grande distance pour visiter mes *trappes*, tout en marchant, j'avais chassé ça et là, je me trouvai enfin à une heure avancée, trop éloigné pour retourner au *wigwam* ; il fallut donc me construire un abri, je me mis de suite à la besogne.

" Depuis à bonne heure dans la journée, mon chien était disparu et je commençais à craindre qu'il n'eut été étranglé par un ours, lorsque tout à coup il fondit sur moi comme un coup de foudre. Il *jappait*, sautait, courait et reprenait toujours la même direction.

Je ne l'avais jamais vu si joyeux. Certainement il y avait quelque chose d'extraordinaire.

" Je saisis mon fusil et m'élançai sur ses traces. Comme pour m'encourager, ou s'assurer peut-être si je le suivais, il revenait quelquefois sur ses pas, recommençait son même manége et courait encore dans la même direction.

" La nuit était venue, mais la lune brillait de tout son éclat. Enfin il se faisait tard et j'étais fatigué.

" J'allais tout en pestant contre ma folie d'avoir suivi le chien si loin, me préparer un nouvel abri, lorsque j'aperçus au travers des arbres un lac d'une assez grande étendue. Je m'y rendis en toute hâte. Grande fut ma surprise en voyant trois cabanes sauvages reposant sur ses bords.

" Je m'approchai avec précaution de crainte qu'ils ne fussent des ennemis, je me rassurai en voyant que c'était une tribu amie.

" J'entrai dans une des huttes où j'avais vu s'enfoncer l'intelligent animal. Là, un enfant chaudement enveloppé dans d'épaisses couvertes, reposait sur un bon lit de sapins. Une jeune fille était occupée avec sa mère à préparer des peaux, mais son travail ne l'empêchait pas de jeter de temps à autre un coup d'œil de sollicitude sur l'enfant.

" Un bon feu brillait au milieu de l'enceinte et le père dormait dans le fond. Ma brusque apparition l'éveilla et tous trois poussèrent un *wak* de surprise. Je lui tendis la main pour lui demander l'hospitalité, elle me fut accordée de tout cœur.

" Je pris donc place auprès du feu, et leur raconta par quelle aventure je m'étais rendu jusque là.

" Cependant les allures de *Phédor* m'intriguaient vivement.

" Couché auprès de l'enfant, bien qu'il en eut été repoussé à plusieurs reprises, il y revenait incessamment lui léchant la figure et les mains.

" Soudainement éveillée, celle-ci s'assit toute droite sur sa couche, la lueur éclaira son visage. Je poussai un cri et m'élançai vers elle. J'avais reconnu ma petite Hermine, l'enfant de mon ancien bienfaiteur.

" Je la pris dans mes bras, l'embrassai avec transports, et la couvris de mes larmes.

" Ne comprenant rien à cette conduite, mes trois hôtes s'étaient levés spontanément, mais leur surprise fut bien plus grande quand ils virent la petite qui me passait familièrement la main sur la figure, ce qu'elle me faisait autrefois quand je lui avais fait plaisir. Cette chère enfant m'avait reconnu elle aussi.

" Je m'empressai alors de leur raconter notre histoire en quelques mots, et demandai par quelle aventure la petite se trouvait au milieu d'eux ?

" Ce fut la jeune indienne qui m'apprit, qu'étant un jour campés sur le bord de la mer auprès d'un endroit qui s'appelait Kamouraska, elle avait aperçu le lendemain d'une terrible tempête, le printemps précédent, la pauvre enfant attachée sur deux morceaux de bois. Elle s'était alors jetée à la nage et l'avait ramenée au rivage. Rendue dans la cabane elle vit que la petite respirait encore.

" Elle l'avait alors enveloppée dans de bien chaudes couvertures, et avec le concours de la famille, à force de soins, ils étaient parvenus à la ranimer.

" En ouvrant les yeux elle avait demandé sa mère, et fut effrayée de voir ces figures étrangères, mais elle n'avait pas tardé à s'y habituer.

" Hélas, sa pauvre mère ajouta la jeune fille, elle était périe dans le naufrage du vaisseau, car la plage était couverte de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants."

" Cette jeune fille dont je te parle, il y a huit ans qu'elle est ma femme, et voilà pourquoi camarade, dit Jean Renousse en levant, nous aimons tant cette enfant qu'elle avait déjà adoptée comme la sienne propre. Mais ajouta-t-il, il en est temps, allons souper."

Alors toutes les familles se réunirent en formant un *rond*. Chacune d'elle apporta la *marmite ;* tout le monde pouvait puiser avec la *micoine*, sans s'occuper si c'était dans la sienne ou dans celle de son voisin, et faute de *micoine*, on se servait de la *fourchette naturelle.*

Si quelqu'un eut osé demander si tous s'étaient lavé les mains, il aurait eu des éclats de rire pour toute réponse.

Quoiqu'il en soit, Jean Renousse tint parole, car le lendemain il était beau de voir la petite flottille composée de légers canots d'écorce, descendant le St. Maurice à la file les uns des autres.

C'était un magnifique matin, le temps était calme et pur, l'air était embaumé des fleurs des bois qui commençaient à s'épanouir.

On voguait silencieusement, lorsque tout à coup la voix d'un sauvage s'éleva, elle dominait le chant des oiseaux de l'une et l'autre rive. San chant n'était pas ces anciens cris de guerre que nos pères entendaient, lorsque des tribus sanguinaires venaient les attaquer. Sa voix sonore respirait un sentiment de douceur ineffable. Il y avait dans ses paroles quelque chose qui ressentait la bien-

faisante et divine influence que le Christianisme exerce sur ces peuples autrefois si féroces.

En quoi consistait ce chant ? C'était une prière qu'on adressait à Marie, la prière du matin ; et chaque canot faisait chorus à la voix du premier chantre. Les échos de la rive se renvoyaient ces chants bizarres, sauvages et capricieux, qui n'avaient peut-être rien de mélodieux, mais qui devaient monter vers les cieux comme un parfum d'encens et d'ambroisie.

Pendant ce temps on pesait sur l'aviron, les légers canots volaient sur l'eau et bientôt on arriva à Trois-Rivières.

Cette charmante petite ville n'avait pas alors l'aspect que l'industrie lui a donné depuis. C'était un ravissant petit village, composé de jolies maisons, entourées chacune d'un verger et d'un jardin potager.

Dans le temps où nous parlons, grâce aux communications aciles qu'elle avait par la rivière Matawin avec celle d'Ottawa, elle était un des postes les plus importants pour le commerce de pelleteries.

Depuis quelques années, un homme qu'on aurait pu dire jeune encore par l'âge, mais d'après l'apparence vieilli par le malheur, était venu s'y établir. C'était un commerçant qu'on disait déjà riche. Reconnu comme un homme parfaitement honorable et d'une probité irréprochable, tout le monde reposait en lui la plus grande confiance.

Son commerce avec les sauvages avait pris une telle extension, qu'il excitait presque la jalousie des maisons rivales engagées dans la même ligne, cependant jamais un sentiment de malveillance n'était exprimé contre lui.

Souvent on l'avait vu triste et abattu, verser des larmes abondantes quand il se croyait seul, sans danger d'être vu.

Peu communicatif, on sentait qu'il devait y avoir en lui un foyer de douleurs qui avaient fait blanchir ses cheveux ; mais personne n'attribuait ses rides aux remords qui laissent toujours ces empreintes.

Le nom de cet homme, nous le devinons : c'était M. St. Aubin.

Si nous ne craignions de fatiguer nos lecteurs par trop de citations, nous nous permettrions de leur dire, que le vaisseau sur lequel il avait été embarqué, fut un de ceux qui essayèrent d'aller aborder sur les bords de la Caroline du Nord, mais dont les habitants les repoussèrent. Ils cherchèrent à prendre terre dans cet état où le gouverneur leur proposa de s'établir comme esclaves.

Laissons encore une fois parler la voix éloquente de M. Rameau :

" Ce fut une triste et déplorable odyssée que celle de ces mal

" heureux enlevés subitement à la paix de la vie domestique pour " subir toutes les horreurs de la guerre la plus violente, et le bou- " leversement de leur fortune, de leurs affections. Jetés sur les " vaisseaux, dans l'anxiété d'un avenir inconnu, ils n'avaient " même pas pour se consoler l'espoir, le rêve de la patrie ; car der- " rière eux l'incendie, la ruine, la dispersion générale, avaient " détruit la patrie ; il n'y avait plus d'Acadie ! et cinq ans après on " ne pouvait plus reconnaître le pays où avaient fleuri leurs villages.

" Dirigés sur les colonies anglaises, il se trouva qu'elles n'a- " vaient point été prévenues de cette transportation ; et dans plu- " sieurs endroits on eut l'inhumanité de ne point les accueillir sur " la côte. C'est ainsi que 1500 de ces malheureux furent repoussés " en Virginie, et cet exemple eut des imitateurs dans une partie de " la Virginie. 450 hommes, femmes et enfants destinés à la Pensylva- " nie, échouèrent près de Philadelphie ; le gouvernement de cette " colonie n'eut pas honte, pour se dégrever des secours nécessaires à " ces malheureux naufragés, de chercher à les faire vendre comme " esclaves ; les Acadiens s'y opposèrent avec une énergique in- " dignation, et ce projet n'eut pas de suite. Mais cette bassesse de " cœur couronna dignement la conduite des colonies anglaises " dans toute cette affaire. Auteurs de la ruine des Acadiens, héri- " tiers avides de leur spoliation, les Américains eurent l'impudeur " de leur refuser le secours et même les égards dûs au malheur.

" Cependant les commandants des navires qui portaient les pri- " sonniers étaient fort embarassés, et les infortunés Acadiens " ainsi repoussés de tous les rivages et ballottés sur la mer, ne " savaient où il leur serait possible d'aller souffrir et mourir. " Quelle situation pour de pauvres pères de famille, cultivateurs " aisés et paisibles, qui n'avaient jamais quitté leurs villages, où " ils vivaient encore heureux la veille, jetés maintenant au milieu " de l'Océan, seuls, dénués de tout, entourés d'ennemis, sans ave- " nir et sans espoir ! On dit que quelques-uns, dans cette triste " extrémité, se rendirent maîtres de leurs bâtiments et se réfu- " gièrent sur les côtes sud d'Acadie ou dans les Iles du Golfe St. " Laurent ; mais il est certain que le plus grand nombre fut rame- " né des côtes d'Amérique en Angleterre, où ils furent retenus pri- sonniers à Bristol et à Exter jusqu'à la fin de la guerre."

Transféré en Angleterre, M. St. Aubin y essuya toutes les souffrances physiques et morales qu'un homme peut éprouver. Dénué de tout, les privations qu'il endura pendant quelque temps, n'étaient pourtant rien en comparaison de ce qu'il ressentait au souvenir constant de sa femme et de son enfant.

Il put un bon jour, grâce au secours d'un ami qu'il rencontra

providentiellement, obtenir la permission de revenir en Amérique.

Ce fut en qualité de matelot qu'il traversa dans un navire se dirigeant vers Boston. Le trajet qui lui restait à faire était bien long, et certes le salaire d'un pauvre matelot était loin d'être suffisant pour subvenir aux frais d'un voyage qui devait le conduire de là à son ancienne colonie, où il espérait retrouver sa femme et son enfant. Il l'entreprit cependant, marchant autant que ses forces pouvaient le lui permettre ; de temps à autre, louant une pauvre berge de pêcheur et se faisant conduire d'une distance à l'autre.

Combien le trajet lui parut long. Mais revoir les objets chéris dont il avait été séparé déjà depuis dix huit mois, cette seule pensée lui donnait de nouvelles forces.

Enfin, il arriva un soir à l'endroit où jadis était sa demeure, hélas ! quelle poignante déception ! il n'y avait plus que des ruines.

Un étranger, à la tête d'un bon nombre d'ouvriers, s'occupait à faire reconstruire de nouvelles habitations, car désormais le *poste* lui appartenait.

Et sa femme ! sa femme et son enfant ! qu'étaient elles devenues ? Ce fut là qu'il connut le nom du bâtiment dans lequel elles s'élaient embarquées pour le Canada. Il s'empressa de se rendre dans ce pays pour tâcher de les y joindre ; mais en y arrivant, il apprit le désastre du " Boomerang," et que la seule personne survivante du naufrage était une pauvre misérable folle qui vivait de la charité publique.

Rien ne pouvait, d'après les renseignements qu'il pût obtenir, lui fournir aucune trace de son épouse et de son enfant : indubitablement elles devaient avoir eu la destinée des autres naufragés. Atterré, comme on le suppose, par ces terribles détails, M. St. Aubin trouva dans la religion quelques consolations, et en lui-même un reste d'énergie. A force de travail, de soin et d'économie, il avait réussi à fonder, aux Trois-Rivières, endroit qu'il avait choisi à cause de son isolement et du genre de commerce qu'on y faisait, une maison déjà florissante au moment où nous parlons. Ce lieu, d'ailleurs, convenait à sa tristesse.

Telle était sa position, le matin du jour où les canots sauvages vinrent y aborder.

Inutile de dire que les toilettes étaient faites. Chaque indienne était dans ses plus beaux atours, et les sauvages eux-mêmes avaient revêtu leurs plus brillants costumes. Tout naturellement, on se dirigea vers la maison de M. St. Aubin pour lui offrir les fourrures. Mais la plus pressée, la plus joyeuse et la plus désireuse de voir un magasin avec les richesses qu'il étale, c'était, on le devine, c'était Hermine.

Jean Renousse lui avait raconté des choses si merveilleuses qu'on voit dans un *magasin*. Aussi entra-t-elle avec empressement et une naïve curiosité, avec les autres indiens dans celui de M. St. Aubin.

Mais son ami, comme on appelait Jean Renousse, n'avait pu les suivre immédiatement. Les pelleteries furent exhibées et soigneusement examinées par M. St. Aubin et ses employés. Les prix furent fixés, les marchés conclus, il ne s'agissait plus que des échanges pour ceux d'entre les sauvages qui avaient besoin d'effets.

Comme on le pense bien, chacune des femmes indiennes s'empressa de choisir les étoffes aux couleurs les plus brillantes.

Une jeune fille toutefois se tenait un peu à l'écart, M. St. Aubin la remarqua.

" Pourquoi donc, lui dit-il, ma petite sœur ne vient-elle pas " aussi prendre quelques-uns de ces jolis draps ? Ne lui con- " viennent-ils pas ou préfère-elle de l'argent ? "

" C'est répondit la jeune fille à laquelle il s'adressait, que mon ami n'est pas arrivé, et que ma grande sœur attend qu'il soit ici pour les choisir lui-même. Il est si bon pour nous, que nous craignons de faire quelque chose qu'il n'aimerait pas."

" Mais, dit M. St. Aubin en la regardant plus attentivement, tu n'es pas une fille d'un sang indien, je le vois à tes yeux, à tes traits et à ton teint. C'est beau, ma sœur, ajouta-t-il en s'adressant à la femme de Jean Renousse, d'avoir pris soin de cette enfant qui paraît tant t'aimer. Sans doute que tu l'auras recueillie dans quelque pauvre famille dénuée de tout ? "

Puis il s'éloigna sans attendre la réponse pour aller servir quelques commandes.

La jeune fille s'approcha du comptoir, elle examina quelques marchandises. — " Oh ! c'est beau, bien beau, monsieur, ce que " vous vendez-là."

" Oui, mon enfant, lui répondit-il en la regardant encore fixement. On eut dit que ses traits lui rappelaient quelques douloureux souvenirs."

" De quelle paroisse étaient tes parents, petite, reprit-il."

" Mes parents, lui répondit-elle avec une douce empreinte de tristesse, je ne les ai pas connus. Ils n'étaient pas de ce pays-ci, ils demeuraient autrefois dans l'Acadie."

" Et que sont-ils devenus demanda M. St. Aubin ému à ce seul nom ?"

" Ils sont morts, lui répondit-elle."

" Pauvre enfant, dit celui-ci en essuyant deux larmes qui cou-

laient sur ses joues ; et il retourna dans un autre endroit du magasin."

Un instant après il revint. On eut dit qu'il y avait un sentiment instinctif qui le ramenait auprès d'elle. Peut-être aussi, pensa-t-il en lui-même, cette jeune fille a-t-elle été une des victimes des malheurs qui sont venus fondre sur mes malheureux compatriotes, sur moi.

" Mais lui dit-il, je suis aussi de l'Acadie. Est-ce que celui que tu appelles ton ami est natif de cet endroit ?

" Oui, répondit la jeune fille, du plus loin que mon souvenir peut se reporter, il me semble encore le revoir."

" Et quel est son nom ?

" Il s'appelle Jean Renousse.

" Jean Renousse ! répéta M. St. Aubin en pâlissant.

" Et toi, quel est donc ton nom ?

" Hermine, répondit la jeune fille.

" Hermine ! répéta M. St. Aubin en s'éloignant, mais non, non, c'est impossible. Oh ! la Providence ne peut ainsi se jouer du cœur des hommes."

Il revint auprès de la jeune fille. Mais où donc se trouve ton ami que je le voie et que je lui parle ?

" Le voici qui entre, dit Hermine.

Effectivement, en entrant, Jean Renousse reconnut M. St. Aubin.

M. St. Aubin !

Jean Renousse !

Telles furent les seules paroles qu'ils purent dire, et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Alors Jean Renousse poussa la jeune fille vers M. St. Aubin en s'écriant : " Chère enfant, embrasse ton père.

En entendant ces paroles, celui-ci sentit comme un océan de joie et de bonheur depuis longtemps inconnu, l'inonder tout entier ; et chancelant comme un homme ivre, il alla s'affaisser dans un fauteuil qu'on lui présenta.

Mais rarement les secousses d'une joie inespérée produisent de fâcheux résultats ; aussi grâce aux soins qu'on lui prodigua il fut bientôt remis.

En ouvrant les yeux, il vit autour de lui les figures de ces bons sauvages inondées de larmes, et il sentit sur ses joues les baisers brûlants de son enfant.

Enfin aux pleurs succédèrent la joie et le bonheur : toute cette petite partie de la tribu qui avait adopté Hermine comme une des leurs et lui avait montré toutes espèces de prévenances et de bontés fut invitée à un grand festin de réjouissance. Après le repas

M. St. Aubin distribua à chacun des hommes et des femmes de riches présents.

Deux jours après, toutes les mères de famille et les jeunes filles venaient dire adieu à l'enfant, tandis que leurs pères, leurs frères pressaient les mains de M. St. Aubin en reconnaissance des cadeaux qu'ils en avaient reçus.

Jean Renousse et sa femme ne purent se décider à abandonner leur enfant d'adoption. Leur place était désormais pour toujours marquée aux côtés de M. St. Aubin et d'Hermine.

CHAPITRE VIII.

LA FOLLE.

Il est temps que nous revenions à Madame St. Aubin. Comme nous l'avons dit déjà, elle fut recueillie en touchant le rivage, par un pauvre pêcheur, qui la transporta plus morte que vive dans sa cabane. Les soins intelligents et prolongés qu'ils lui donnèrent, la rappelèrent à la vie.

Mais sa raison avait été ébranlée par les terribles événements que nous avons rapportés. Elle fut longtemps avant que de pouvoir se remettre des commotions qu'elle avait éprouvées.

Souvent, dans la journée et même la nuit, elle s'échappait des mains des braves gens qui en prenaient soin, s'élançait vers la plage, puis alors dans le silence et les ténèbres, on entendait une voix demander avec désespoir à la vague, de lui rendre son enfant.

Quelquefois elle l'implorait d'un ton suppliant, ses paroles étaient entrecoupées par des sanglots à fendre l'âme, d'autres fois par des chants si tristes, si plaintifs qu'on ne pouvait les entendre sans verser des larmes.

Ce spectre que nous avons vu dans le premier chapitre de ce récit, le lecteur le voit : c'était Madame St. Aubin.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi, et jamais dans le foyer où elle était venue s'asseoir, on ne songea à se demander si elle était une nouvelle charge pour la famille. Bien au contraire, le meilleur morceau, quoiqu'il fut rare qu'il en entra dans la pauvre cabane, lui était toujours destiné. Gaiement on partageait la tranche de pain, laissant à la *pauvre Dame*, comme on appelait Madame St. Aubin, la meilleure part ; et s'il n'y en avait que pour elle, le souper des pauvres gens était alors remis au lendemain.

Les choses en étaient à cet état, lorsqu'un lundi soir, deux voitures pesamment chargées s'arrêtèrent devant la cabane.

En regardant par la fenêtre, on reconnut deux des plus respectables habitants de l'endroit. Ils frappèrent à la porte et entrèrent.

Il était facile de voir que la mission *diplomatique* dont ils étaient chargés, n'était pas aisée à remplir. Il ne s'agissait rien moins que de faire accepter au pauvre pêcheur les présents qu'ils lui apportaient, sans toutefois blesser sa susceptibilité et son amour propre. Enfin, après s'être gratté la tête plusieurs fois, après bien des tours et des détours, l'un d'eux trouva moyen de briser la glace. Le sermon que le curé avait fait la veille, fournit l'occasion d'entrer dans le sujet.

Le bon prêtre leur avait longuement parlé de charité, et les avait engagés, dirent-ils au pêcheur, de la pratiquer comme celui-ci l'avait fait à l'occasion de la pauvre femme étrangère. Il les avait assurés que s'ils mettaient de côté la *part du bon Dieu*, ils verraient les bénédictions du ciel se répandre sur leurs familles et leurs travaux. Qu'alors ils avaient ensemble fait une *tournée*, et que c'était avec empressement que chacun avait fourni. Que c'était plus encore pour s'associer à une bonne œuvre et venir en aide au malheur que tout le monde avait fait contribuer. Ils apportaient de plus, une ample provision d'aliments et des vêtements de toute sorte.

Il avait été convenu qu'une pauvre veuve viendrait prendre soin de la malheureuse folle, pour ne pas déranger la femme du pêcheur de son ouvrage, car le *filage* ne lui manquait pas. Enfin ils devaient faire table commune.

Sans vouloir entendre un seul mot de remerciment, les deux habitants sortirent précipitamment et se mirent à décharger les voitures. Certes, ils n'avaient pas trompé les pauvres gens, il y avait là, dans ces deux voitures, des provisions de toutes sortes pour plus d'une année.

Belle et sainte coutume, disons-le en passant, que celle de ces tournées, où nous voyons des hommes des plus laborieux et n'ayant pas eux-mêmes l'obole au-dessus du besoin, laisser leurs occupations pour parcourir les maisons et rapporter le soir le fruit de leur quête. C'est alors qu'ils recueillent leur récompense, le père et la mère viennent leur presser la main avec reconnaissance, l'aïeule demande au ciel de répandre sur eux ses plus abondantes bénédictions, pendant que les enfants mourant de faim, trépignent de plaisir et dévorent les aliments.

Madame St. Aubin passa deux années dans cette demeure où elle

avait attiré une honnête aisance, car la charité des habitants ne s'était pas ralentie un seul instant.

Souvent elle fut visitée par le vénérable pasteur, et quelques autres personnes notables de l'endroit. Un médecin plus instruit dans l'art de guérir, que dans la science des grands mots, lui prodigua des soins assidus; et au bout de ce temps, il eut la satisfaction de voir ses peines couronnées de succès.

Une douce et triste résignation, succèda sur la figure de la *pauvre dame*, à son air d'égarement. Ses cheveux avaient considérablement blanchi et tous ses traits portaient l'empreinte du deuil et de la souffrance.

Pour lui assurer plus de distractions, le pasteur avec quelques âmes charitables lui louèrent une couple de chambres auprès de l'église. La veuve qui avait été choisie pour la soigner, l'accompagna.

Là, elle passa environ six années, sinon heureuse du moins ses douleurs étaient adoucies par la prière, ce baume divin qui cicatrise les plaies du cœur le plus ulcéré. Elle pouvait aussi se livrer à des ouvrages qui lui apportaient quelques distractions. Si parfois elle sortait de sa demeure, d'après les instances du curé et du médecin, elle était certaine de rencontrer partout des regards et des paroles d'amitié, de bienveillance et de sympathie, de la part de tous ceux qu'elle voyait.

Ainsi s'écoulait sa vie, lorsqu'un matin on vint prévenir le vénérablé curé que quatre personnes l'attendaient dans le salon; c'étaient M. St. Aubin et son enfant, Jean Renousse et sa femme.

Depuis que M. St. Aubin avait retrouvé Hermine, il ne lui restait plus qu'un seul désir, une seule pensée. Son vœu le plus ardent était de visiter la tombe de son épouse. Il espérait la retrouver d'après les détails précis que lui avait donné la femme de Jean Renousse, sur l'endroit du naufrage, ou peut-être par quelques papiers qui auraient été trouvés sur elle.

D'après ces renseignements, qu'elle assurait être exacts, elle avait du être enterrée au pied du cap où dans le cimetière du village; et nul n'était plus à portée de leur donner les informations nécessaires que le bon curé de la place; aussi s'adressèrent-ils à lui directement.

M. St. Aubin commença par donner son nom au vénérable prêtre, lui raconta son histoire et lui exposa le but de sa visite.

A mesure qu'il parlait, l'attention du curé se trouvait de plus en plus éveillée. Entraîné par la chaleur de son récit, ce ne fut que quand il eut fini de parler, qu'il s'aperçut de l'émotion extraordi-

naire de celui qui l'écoutait et qu'il vit des larmes couler de ses yeux.

" M. St. Aubin, répétait le bon prêtre, comme se parlant à lui-même : Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! serait-il possible ?

Puis dominant son émotion :

" Une femme, dit-il, d'une condition qui n'est pas ordinaire, est aujourd'hui la seule survivante du naufrage du " Boomerang." Cette femme est une Acadienne.

" Une Acadienne repéta M. St. Aubin en se levant d'un mouvement tout autonomique ; puis pâle comme un mort, son nom, monsieur, son nom, dit-il en tremblant ?

Alors le curé redevenu maître de lui, et calculant l'effet terrible que ses paroles pouvaient avoir sur les acteurs de cette scène, voyant toutes les angoisses peintes sur la figure de son interlocuteur, qu'il avait reconnu par son histoire et celle de son enfant pour être le mari de Madame St. Aubin, craignit que la secousse fut trop forte et fut quelque temps sans répondre.

" Son nom répéta-t-il enfin en se fermant les yeux, comme s'il eut redouté l'effet qu'il allait produire en le donnant. Lorsqu'il les ouvrit, les quatre étrangers étaient à ses genoux et l'imploraient en pleurant et demandant son nom, son nom.

" Son nom, reprit le prêtre, vous l'avez nommé en vous nommant, c'est celui que vous portez, et cette femme M. St. Aubin, c'est ..... c'est la mère de votre enfant, c'est votre épouse !.....

Un cri s'échappa de toutes les poitrines !

Où est-elle ? où est-elle ?

Ce fut avec peine qu'il réussit à les calmer, et à leur faire comprendre qu'il fallait user de grands ménagements, en annonçant à Madame St. Aubin le bonheur inespéré qui l'attendait.

Le bon curé se chargea de cette mission, et il fut convenu qu'on n'entrerait dans la maison qu'à un signal, pour qu'elle ne vit d'abord que Jean Renousse et son épouse, puis à un autre signal, son mari et son enfant.

La matinée était magnifique, l'air frais et embaumé. Les portes et les fenêtres de la maison qu'occupait Madame St. Aubin étaient ouvertes, et des torrents de lumière joints aux chants des oiseaux des buissons voisins, inondaient cette demeure, lorsque le curé s'y présenta.

En apercevant le pasteur, Madame St. Aubin l'accueillit avec un sourire tout amical et lui présenta un siége. Il était facile de voir à l'éclat des yeux du prêtre, à son agitation, à sa figure ordinairement calme et sereine, et où maintenant une joie et un bonhe

indicibles rayonnaient, que quelque chose d'extraordinaire se passait en lui.

Après s'être informé de la santé de la dame, il continua avec une insouciance affectée :

" Madame, pendant ma messe ce matin j'ai rendu grâce à Dieu de tout cœur, en voyant deux personnes qui assistaient au saint sacrifice, et priaient avec ferveur et recueillement. C'étaient cette pauvre veuve Denis et son fils. Celui-ci était parti depuis bien des années pour des voyages périlleux. Jamais elle n'en avait entendu parler, et elle le croyait mort depuis longtemps ; lorsqu'hier il est arrivé, lui apportant une jolie somme d'argent, qui lui permettra de vivre dans l'aisance. Tous deux ce matin, ils venaient remercier Dieu.

" Heureuse mère, dit Madame St. Aubin en poussant un profond soupir."

" Eh ! Madame, reprit-il, j'ai depuis pensé à vous et à vos malheurs, je me suis dit que Dieu pourrait bien vous rendre à vous aussi ce que vous croyez avoir perdu.

" Oh ! Monsieur, monsieur, dit-elle, et ses yeux s'inondèrent de larmes. Je n'espère plus de bonheur sur la terre, que celui qu'après Dieu, vous et la charité m'avez donné. Revoir ceux que j'ai perdus, oh ! non ! c'est impossible." Et ses larmes redoublèrent : " Il y a déjà longtemps qu'ils dorment dans le tombeau."

" Mais, reprit le curé, il dormait bien, lui aussi dans le tombeau, Lazare, lorsque Dieu lui rendit avec usure ce qu'il croyait perdu pour toujours."

" Oh ! par grâce, monsieur, dit la pauvre femme en sanglotant par grâce, ne me faites pas espérer, le réveil serait trop terrible. Avez-vous quelques nouvelles de mon mari reprit-t elle avec exaltation. S'il en est ainsi, ajouta-t-elle joignant les mains, par pitié, et au nom de ce que vous avez de plus cher, dites-le moi sans me faire attendre plus longtemps.

" Madame, il serait mal à vous de douter de la toute puissance et de la bonté de Dieu. La vie pour vous, a été comme un de ces jours où le soleil se lève radieux et brillant pendant quelques instants, puis de sombres nuages viennent en cacher l'éclat quelque temps ; après les avoir dissipés, vous voyez l'astre du jour reparaître plus brillant qu'auparavant. Peut-être, madame, votre vie en est-elle à cette dernière phase, et les ombres épaisses qui l'ont obscurcie vont-ils se dissiper comme le soleil dissipe les nuages.

Madame St. Aubin se précipita à ses genoux :

" Grâce, dit-elle, pour l'amour de Dieu ; si vous savez quelque

chose de mon mari ou de mon enfant, dites le moi, dites-le moi de suite.

Le prêtre la releva avec bonté.

" Ce n'est pas moi, lui dit-il, qui va vous donner ces renseignements, mais c'est un sauvage et sa femme que je viens de rencontrer ; ils vous cherchaient. Leur permettez-vous d'entrer ?

Au signal convenu, Jean Renousse et sa femme s'avancèrent dans la chambre. Madame St. Aubin le reconnut, elle courut à lui et lui pressant les mains : " Est-il possible, mon bon Jean, lui dit-elle, que vous m'apportiez des nouvelles de mon mari ou de mon enfant ?

" De l'une et de l'autre, répondit celui-ci d'une voix tremblante d'émotions. Mais, d'abord Madame, remetez-vous un peu, car la joie et le bonheur peuvent quelque fois être fatals ; c'est à ma femme de commencer le récit.

" Oh ! parlez, parlez, dit Madame St. Aubin en s'adressant à l'indienne, voyez comme je suis calme à présent." Et ses membres tremblaient en disant cela d'un mouvement convulsif.

Alors l'indienne lui raconta, comment l'enfant avait été sauvée du naufrage, comment elle avait été reconnue par Jean Renousse, et comment ils en avaient pris soin.

" Et mon enfant, ma chère petite enfant, puisqu'elle n'est pas dans vos bras, elle est donc m..... elle n'osa achever.

" Elle est vivante, madame, reprit la voix émue du prêtre, elle est dans les bras de son père, et les voilà tous deux qui viennent se jeter dans les vôtres."

A ces mots M. St. Aubin et Hermine se précipitèrent dans les bras de Madame St. Aubin, et tous trois se tinrent longtemps embrassés.

Le prêtre avait compris qu'il serait dangereux pour la raison de la pauvre mère de prolonger plus longtemps ces émotions.

Dépeindre les impressions des acteurs et des spectateurs de cette scène, serait les affaiblir dans le cœur de nos lecteurs.

Quelques jours après ces événements, on voyait M. St. Aubin avec sa famille, Jean Renousse et sa femme, entrer dans la chaumière du pauvre pêcheur qui avait recueilli Madame St. Aubin, et lorsqu'ils en sortirent la figure des pauvres gens était baignée de larmes, mais rayonnait de bonheur. Ils avaient désormais plus que l'obole au-dessus du besoin.

On alla ensuite visiter l'endroit où Tom était enterré ; et si une larme de gratitude peut faire pousser une fleur sur la tombe de ceux pour qui elle est versée, combien elle dût en être ornée. Par les soins de M. St. Aubin, une croix de fer fut érigée. Les noms

de Tom et O'Brien y furent gravés. Plus bas on y lisait : *Aux nobles victimes de leur généreux dévouement.* Par la *famille St. Aubin.*

Enfin, on entra dans toutes les maisons ou on s'était montré si sympatique à Madame St. Aubin dans sa détresse, et à tous ces cœurs généreux furent offerts un sincère remerciment et un souvenir de reconnaissance, par les époux qui s'étaient retrouvés après une séparation si longue et si douloureuse.

Le vénérable curé ne voulu rien accepter. Il n'appartenait pas aux hommes de le récompenser. Faire une bonne action était un devoir pour lui, sa récompense, il l'avait dans le témoignage de sa conscience qui lui disait qu'il avait accompli une bonne œuvre et qui lui assurait que Dieu était content de lui.

Toutefois, l'air natal manquait à la famille St. Aubin. Après qu'ils eurent payé leur dettes à la reconnaissance, et assuré le bien-être de ceux qui les avaient aidé dans le malheur, ils liquidèrent leur fonds de commerce aux Trois-Rivières, et retournèrent dans leur chère Acadie revoir les lieux où ils avaient vécu si heureux. M. St. Aubin acheta une *grave* et continua son premier négoce, qui fleurit comme auparavant.

Si vous voulez maintenant savoir ce que devinrent Jean Renousse et sa femme, suivez le regard de Madame St. Aubin et d'Hermine qui sont penchées sur le balcon. Voyez, sur la lisière du bois, onduler cette petite colonne de fumée, qui s'élève en spirale et qui parait se jouer dans les airs. C'est là que demeure Jean Renousse et sa femme dans une jolie maisonnette que M. St. Aubin leur à fait construire ; car pour eux, il leur faut encore l'air des forêts. Et chaque semaine on se visite, car on n'a pas oublié quels liens unissent la maison des bois avec celle de M. St Aubin.....

Epilogue.

Mais disais-je à mon grand-père, quel rapport cette légende peut-elle avoir avec le nom du " Cap au Diable ?

" D'abord, me répondit-il, c'est du désastre du " Boomerang " que commença le merveilleux.

Tous ces cadavres enterrés à ses pieds, cette voix qui se faisait entendre, la frayeur, la superstition qui animaient chaque vapeur qui s'élevait du bord de la mer et leur faisaient prendre l'aspect de revenants ; le vent qui passait avec un bruit triste et plaintif sur ces tombeaux, la tempête qui jetait en passant la nuit dans le creux des arbres des sons bizarres et stridents. Joins à cela, l'inhospita-

lité du lieu, le meurtre d'un ami traitreusement précipité par son ami, du haut des rochers, et ces mille lumières qui éclairent ses pieds, s'avançent dans la mer dans les nuits sombres et ne sont pourtant rien autre chose que les lanternes des gens qui visitent leurs pêches.

Vois la peur et l'ignorance grossière multiplier tous ces objets, et tu avoueras toi-même qu'il le mérite bien son nom. .....Oh ! oui, il mérite bien d'être appelé le " Cap au Diable."

---

provisions for the garrison.[1] Harrison, however, writing for Washington the same day, from White Plains, tells Hancock that there "are about 1400 men at Mount Washington and 600 at Kingsbridge."[2] But Colonel Lasher, the officer in command at the latter post, wrote General Heath on the 26th that he only had 400 men and 6 artillery men.[3] On the 27th Lasher had orders from Heath to quit the post, burn the barracks, and join the army at White Plains, and either do this himself, or communicate with Magaw, as he pleased. He obeyed and executed the orders himself.[4]

The same day, which was Sunday, an attack was made by Lord Percy on Mount Washington by land, at the same time that two men-of-war attempted to pass it and go up the river. The latter were severely cut up by Magaw's artillery, and one of them, badly crippled, had to retire.[5] The British troops moved down from their lines at McGowan's Pass to Harlem Plains and began a fire with field pieces, which the Americans returned from their fortified lines and batteries. It was a mere artillery duel, had no effect, and was apparently intended as a feint.[6] The cannonade was heard at White Plains.[7] This affair was probably one great cause of Greene's confidence in Fort Washington, and of his desire a fortnight later to hold it. He was present in the fort, and with Magaw, during the firing on the ships. The whole contest was over by three o'clock in the afternoon, when he returned to Fort Lee and wrote an account of it to General Mifflin,[8] and the next day sent another to the President of Congress. "From the Sunday affair," he wrote Washington on the 29th, "I am more fully convinced that we can prevent any ships from stopping the communication."[9]

Two days afterwards, Greene asked Washington's opinion as to holding, not the fort only, but all Mount Washington, in these words: "I should be glad to know your excellency's mind about holding all the ground from the Kingsbridge to the lower lines. If we attempt to hold the ground, the garrison must still be re-inforced, but if the garrison is to draw into Mount (Fort) Washington, and only keep that, the num-

[1]Force 5th series vol. ii, pp. 1202, 1203, 1221.
[2]Ibid. 1239.
[3]Ibid. 1263.
[4]Ibid. vol. ii, p. 1264.
[5]Ibid. vol. ii, pp. 1263, 1265.
[6]Ibid. 1266.
[7]MS. Letter of General Silliman to his wife.
[8]Force 5th series, 1263, 1269.
[9]Ibid. 1281.